

JOURNAL DES DEMOISELLES  
ET  
PETIT COURRIER DES DAMES  
RÉUNIS

MODES DE PARIS, CHRONIQUE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES,  
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MÉMOIRES DU COMTE DE SÉGUR

(SUITE)



ARMÉ les grands généraux russes venus à Kieff pour y saluer leur souveraine, et dont M. de Ségur nous trace le portrait souvent semi-barbare, brille Souwaroff, aussi célèbre par son audace, ses bizarreries, son incroyable activité, que par son génie militaire. Un seul trait suffit pour en donner une idée.

« Je me souviens que lui ayant demandé une fois s'il était vrai qu'à l'armée il ne dormait presque jamais, domptant la nature même sans nécessité, couchant sur la paille, et ne quittant jamais ses bottes ni ses armes : — Oui, me dit-il, je hais la paresse; et dans la crainte de m'endormir, j'ai toujours sous ma tente un coq très exact à me réveiller fréquemment; lorsque parfois je veux céder à la mollesse, et me reposer, j'ôte un de mes éperons. »

Quelle mollesse ! et qu'en diraient les anciens sybarites, que le pli d'une feuille de rose empêchait de fermer l'œil ! La France, hélas ! a connu ce général scythe. Un moment il fut à la mode : en 1815, on portait des bottes à la Souwaroff.

Kieff voit reparaitre à la cour de Catherine un hôte bien différent : c'est le prince de Ligne.

« Sa présence ranima tout ce qui languissait, dissipa toute ombre d'ennui, et rendit la chaleur à tous les plaisirs. »

Les grandes réceptions, les bals, les concerts se succédaient ; mais ce n'étaient pas là, on le sait, les plaisirs qui séduisaient le comte de Ségur ; c'étaient plus que jamais les soirées intimes où son esprit se déployait à l'aise, et lui assurait près de l'impératrice une faveur qui avait fini par

prendre les proportions de l'amitié. Non seulement elle lui demandait des vers ; elle voulut un jour qu'il lui apprît à en faire. Comme Frédéric II, Catherine ne bornait pas ses prétentions à tenir le sceptre de main de maître ; elle aspirait à manier aussi la plume d'auteur. Elle avait écrit plusieurs ouvrages, des comédies, et, pour ses petits-fils Alexandre et Constantin, un abrégé de l'histoire de Russie, ainsi que des contes moraux. Catherine II rédigeant des contes moraux ! C'en est et ce titre sont bien étonnés de se trouver accolés ensemble. M. de Ségur ne nous dit pas quel en était le mérite. Mais il ne suffisait pas à l'impératrice de Russie d'être prosatrice, elle voulait être poète. A sa demande, M. de Ségur entreprend de lui enseigner les règles de la versification. Rudé est la tâche.

« Je crois, — dit-il, — qu'il était difficile de rencontrer une oreille moins sensible à l'harmonie des vers. »

Le maître renonce à son entreprise, et l'élève se contentera d'être tout simplement Catherine le Grand, comme l'a baptisée le prince de Ligne, à propos d'autres talents que celui de versifier.

A côté de cette cour de la czarine, où s'épanouissait la civilisation européenne dans sa plus brillante fleur, Potemkin, qui était venu, lui aussi, la rejoindre à Kieff, tenait la sienne au monastère de Petschersky, dans un style tout asiatique :

« Il semblait qu'on assistât à l'audience d'un vizir de Constantinople, de Bagdad ou du Caire. Le silence et une sorte de crainte y régnaient. »

Toutefois ni le silence ni la crainte ne sont faits pour M. de Ségur. Il maintient fermement ses franchises et reste l'ami de la maison.

Au milieu des fêtes, la politique ne perdait



pas ses droits. Les Turcs voyaient avec une défiance hostile la czarine et l'armée de 40,000 hommes qui l'accompagnait sous prétexte d'escorte, s'approcher de leur frontière. La question d'Orient, alors à son berceau, mettait en éveil la rivalité des grandes puissances entre elles. L'Angleterre et la Prusse, que ne dirigeait plus le génie de Frédéric, intriguaient à Constantinople pour exciter la guerre. La France, au contraire, cherchait à faire entendre des conseils de modération aux deux antagonistes prêts à en venir aux mains. C'était M. de Ségur qui remplissait ce rôle difficile de conciliation auprès du gouvernement russe, et provoquait par là l'humeur de l'ambitieux et guerroyant Potemkin.

Tandis qu'elle cherchait à raffermir la paix au dehors, la France se troublait de plus en plus à l'intérieur. L'œil de l'Europe y suivait attentivement la marche des choses; il est curieux de voir le jugement qu'elle en portait. Louis XVI venait de convoquer l'assemblée des notables; on applaudit. Catherine exprime à M. de Ségur son approbation; elle y voit le rétablissement assuré des finances, et l'en félicite avec chaleur. Tel n'était pas le sentiment du vieux maréchal de Ségur. Les lettres qu'il écrivait à son fils contenaient les plus sombres prévisions. M. de Ségur ne savait que penser.

Les frimas avaient disparu; le printemps s'étale dans toute sa splendeur. L'impériale voyageuse reprend sa route, mais le mode de voyage est changé. Ce ne sont plus des traîneaux volant sur la neige, ni des voitures roulant sur la terre, ce sont les eaux du Borysthène qui l'emportent vers les régions du Midi. Une flotte superbe, composée de quatre-vingts bâtiments, descend le fleuve, dont les rives sont parées de toutes les splendeurs de la nature au mois de mai, et couvertes d'une multitude d'admirateurs enthousiasmés. En tête de la flotte, immédiatement après la galère impériale, pompeusement enguirlandée, en viennent sept autres, garnies de tout ce qu'on peut désirer en fait de luxe et de confortable. Elles portent les personnages les plus marquants du cortège. L'oreille y goûte le charme de la musique; l'œil est ravi des points de vue qui s'offrent à lui, et où les prestiges de l'art viennent s'ajouter aux beautés de la nature.

« Les villes, les villages, les maisons de campagne, et quelquefois de rustiques cabanes, étaient tellement ornés et déguisés par des arcs de triomphe, par des guirlandes de fleurs, par d'élégantes décorations d'architecture, que leur aspect complétait l'illusion au point de les transformer à nos yeux en cités superbes, en palais soudainement construits, en jardins magnifiquement créés. »

Ce n'est pas seulement de ses sujets et de ses tributaires que Catherine reçoit le salut à son passage; les princes et les monarques voisins viennent aussi lui apporter leur hommage. Ka-

nieff est le lieu d'une entrevue du roi de Pologne avec l'impératrice de Russie. Stanislas-Auguste l'a sollicitée, dans l'espoir, hélas! bien vain, de retrouver au cœur de la femme quelque impression du passé qui lui rendrait la politique de la souveraine plus favorable. C'est avec une vive curiosité qu'autour d'eux on cherche à lire sur la physionomie de l'un et de l'autre les émotions que doivent éveiller en eux les souvenirs d'autrefois. La curiosité est déçue. Les deux majestés s'abordent avec une froide gravité. Une demi-heure de tête-à-tête leur suffit pour épuiser tout ce qu'ils ont à se dire. L'ancien comte Poniatowsky n'a rien obtenu, pour le roi de Pologne, de celle qui jadis lui a donné la couronne qu'elle est en train maintenant d'ébrécher. Cependant cet échec n'ôte rien à la grâce de ses manières. M. de Ségur, en particulier, est accueilli par lui à Kanieff comme il l'a été à Varsovie. Des fêtes, de brillants exercices militaires, un échange de festins, un feu d'artifice sans pareil, signalent seuls cette entrevue politique. On se sépare. Stanislas-Auguste se porte à la rencontre de l'empereur d'Allemagne, qui s'avance à son tour pour venir se joindre au cortège de Catherine; Catherine continue de descendre le Borysthène. On arrive à Krementchuck; on est dans le gouvernement de Potemkin. Là les merveilles se multiplient plus que jamais.

« La satisfaction de Catherine, nourrie chaque jour par des objets nouveaux et piquants, se manifestait à tous les yeux. Le prince Potemkin se montrait aussi actif dans son gouvernement qu'il paraissait indolent à Pétersbourg... Il savait, par une espèce de prodige, vaincre la nature, tromper l'œil sur l'uniformité des plaines sablonneuses, l'esprit sur l'ennui d'une longue marche, et donner un air de vie aux déserts les plus stériles... En retranchant tout ce qu'il y avait d'artificiel dans ses créations, on y reconnaissait aussi quelques réalités. »

Le plus grand miracle du magicien était certes d'éloigner la satiété; mais les voyageurs, même sans recourir à sa baguette, avaient en eux tout ce qu'il fallait pour conjurer le fléau. Les conversations auxquelles présidait Catherine, telles que l'auteur les a déjà représentées, suffisaient à cela. D'ailleurs le prince de Ligne était là. M. de Ségur l'avait pour compagnon sur sa galère; moins qu'aucun autre il courait le risque de s'ennuyer.

« Le prince de Ligne, plus âgé que moi de vingt ans, m'étonnait sans cesse par la jeunesse de son esprit: dès le matin, frappant contre la faible cloison qui séparait son lit du mien, il me réveillait pour me réciter des impromptus et des chansons qu'il venait de composer; et, peu de temps après, son chasseur m'apportait une lettre de quatre ou six pages, où la sagesse, la folie, la politique, la galanterie, les anecdotes militaires et les épigrammes philo-



« sophiques étaient mêlées de la manière la plus originale. Il exigeait une prompte réponse. »  
 « Aussi rien ne fut jamais plus suivi et plus exact que cette étrange correspondance entre un général autrichien et un ambassadeur français, couchés l'un à côté de l'autre sur la même galère, non loin de l'impératrice du Nord, et naviguant sur le Borysthène à travers le pays des Cosaques, pour aller visiter celui des Tartares. »  
 « Ainsi se succèdent les jours et les lieux. A l'approche de Kaydack, Catherine est informée que l'empereur Joseph II, qu'on n'attendait pas sitôt, est sur le point d'y arriver. Elle quitte sa galère et court au devant de ce nouveau visiteur. Leur rencontre se fait sans qu'aucun appareil, aucun cérémonial l'accompagne. Peu s'en faut même que l'absence de tout préparatif ne les expose à un danger imprévu, et assez rare quand il s'agit de leurs pareils : celui de mourir de faim.

« Comme l'impératrice s'était pressée au point de ne prendre avec elle aucun de ses gens, l'embarras pour faire dîner les deux grands souverains ne fut pas médiocre. Le prince Potemkin, le grand général Branitsky, ainsi que le prince de Nassau, que ce dernier avait amené avec lui, leur firent, comme il pûrent, un repas qui fut très gai, mais aussi détestable qu'on pouvait l'attendre de si nobles cuisiniers. »  
 « A côté de cette autocratrice du Nord, entourée de tout le prestige de la grandeur suprême, Joseph II ne se montre nullement jaloux de rivaliser avec elle de pompe et de magnificence. Sous le nom de comte de Falkenstein, il jouit de toute la liberté attachée à l'incognito, et de la simplicité de vie qui plaît à ses goûts; « ennemi de toute étiquette, dit M. de Ségur, et ne voulant briller d'aucun autre éclat que celui que lui donnaient une instruction étendue, un jugement solide, un esprit orné... »

Parmi les princes éminents de l'époque, on sait, en effet, que, malgré les défauts qui s'y trouvaient associés, et qui lui firent commettre plus d'une erreur dans son gouvernement, les grandes qualités de Joseph II lui marquent une place distinguée.

« Comme le hasard fit que mon entretien lui plut, — continue l'auteur, — il faisait souvent de longues promenades seul avec moi, en me donnant familièrement le bras. »

Nous avons tout lieu de croire, malgré cette forme modeste de langage, que le hasard n'agissait pas seul ici.

Tel est le compagnon avec lequel se poursuit et s'achève ce merveilleux voyage de Crimée, auquel sa présence ajoute un étonnement de plus.

On quitte la route par eau, qu'une suite de cataractes périlleuses barre aux navigateurs. La contrée change comme le chemin; on est dans les steppes. Aspects nouveaux, sensations nou-

velles. D'abord on s'y complait; mais cela ne dure pas longtemps.

« Au premier coup d'œil, cet immense et verdoyant horizon où rien n'arrête la vue, produit sur l'esprit la même impression que l'Océan... »  
 « Mais, à mesure qu'on s'avance, cette uniformité inspire la tristesse... »

On traverse ainsi un désert de cent lieues. Qu'est-ce qu'un espace de cent lieues en Russie? Cependant un centre de mouvement se rencontre sur la route : c'est Kherson, avec son travail et son commerce animés, avec son arsenal et l'activité de ses constructions navales. L'impératrice s'y arrête cinq jours, puis reprend sa marche, et, comme sujet d'observations, il faut se contenter des camps de Kalmouck. Plus d'un détail du reste ne laisse pas d'y être curieux; mais avançons toujours. L'isthme de Pérékop enfin est franchi. Les vents glacés qui, à travers les immenses plaines de la Russie, ont, depuis la Baltique, sans se heurter à aucun obstacle, apporté la température de ses bords, expirent au versant septentrional des montagnes de la Crimée. Sur le versant méridional, aux lacs salés, aux marais, aux steppes à perte de vue, succèdent la riante nature et le doux climat de l'Italie.

En mettant le pied sur le sol de l'antique Tauride, M. de Ségur se trouve en face de mille souvenirs historiques qui se pressent dans sa mémoire. Il en fait parcourir toute la série à son lecteur, depuis les mystérieux Cimmériens jusqu'à la cession du pays faite à Catherine II par le dernier descendant de Gengis-Khan. C'est le palais même des souverains tartares qui reçoit à Batchi-Sarai la triomphante czarine avec sa cour. Mais peu s'en faut qu'avant d'y entrer, elle ne trouve le terme de sa puissance et de sa vie dans un vulgaire et prosaïque accident de voiture. Elle y échappe, et l'aventure ne sert qu'à faire ressortir davantage sa force d'âme et son intrépidité en présence du danger. Les trois ambassadeurs occupent les chambres des sultanes, ce qui permet à M. de Ségur de nous donner une description exacte et détaillée de ces cages somptueuses d'où la conquête russe a chassé les colombes captives. Cinq jours d'arrêt dans la capitale des khans de Crimée sont employés par lui à visiter la ville et ses environs. Ce qui le frappe le plus dans cette exploration, c'est la parfaite indifférence que, par orgueil ou par stupidité, la population musulmane manifeste devant l'étalage de puissance et de splendeur qui entoure ses nouveaux maîtres. Il en paraît presque humilié pour le compte des Européens.

On se remet en route pour faire une tournée dans la péninsule. Inkerman, Sébastopol, Balaklava, ces noms qui devaient plus tard figurer avec éclat dans les fastes militaires de la France et de l'Angleterre alliées, se retrouvent ici sous la plume de l'auteur parmi ceux des lieux principaux inscrits sur ses notes de voyage. Potem-



kin n'a rien négligé pour donner partout à Catherine une idée magnifique des progrès accomplis sous son règne. A Sébastopol elle est saluée par toute une puissante flotte, dont l'aspect exalte au plus haut point sa fierté et ses espérances pour l'avenir de la Russie. Mais dans ces excursions à travers la contrée, ni l'avenir ni le présent n'absorbent seuls l'intérêt des voyageurs ; les traces laissées sur cette terre antique par les diverses dominations qu'elle a successivement subies attirent leur curiosité et parlent à leur imagination. Celles qui rappellent la Grèce, temples, tombeaux, inscriptions, ont surtout ce privilège. Les deux têtes couronnées mêmes n'échappent pas à la contagion. Dans leurs entretiens intimes, de quoi devisent amicalement l'empereur d'Allemagne, roi des Romains, et l'autocratrice de toutes les Russies ? Du rétablissement des républiques grecques. Le prince de Ligne a saisi quelques mots de leur conversation, et vient en riant les rapporter à M. de Ségur. Il s'en amuse ; M. de Ségur, plus grave, y voit un signe du temps.

Le but du voyage est atteint. Catherine a visité les limites de son empire et constaté secrètement la possibilité de le porter encore plus loin. Tout le cortège impérial se remet de nouveau en mouvement, mais, cette fois, c'est pour retourner vers le Nord. L'isthme de Pérékop voit repasser les voyageurs. A Kisikerman, Joseph II quitte sa puissante alliée avec toutes les démonstrations d'une sincère amitié, et reprend la route de ses propres États. Avant son départ, il a un dernier entretien avec M. de Ségur. Là, dans la confiance entière de l'intimité, il apprécie en termes peu favorables la situation de la Russie, les projets, le caractère, les établissements de Catherine. Derrière les côtés éclatants de cet ensemble prestigieux, il a sondé les côtés faibles. Il affirme à l'ambassadeur de France son inébranlable intention de maintenir la paix. Il part. — Peu de temps après, l'empereur d'Allemagne joignait ses armes à celles de l'impératrice de Russie contre les Turcs, et une armée autrichienne assiégeait Belgrade.

Le voyage se continue. A part quelques modifications dans l'itinéraire, le retour diffère peu de l'arrivée. Comme épisode principal, Potemkin amène sa souveraine à Pultawa, et lui donne une représentation exacte, minutieusement préparée et conduite par lui, de la célèbre bataille où la fortune de Charles XII vint expirer sur la terre des czars.

« La joie et la gloire brillaient dans les yeux de Catherine », dit M. de Ségur.

L'âme de Pierre le Grand semblait transfusée dans cette princesse d'un autre sang, qui s'assimilait sa victoire, comme elle continuait son œuvre et son génie.

Après cette dernière fête, Potemkin quitte à son tour l'impératrice, et retourne sur ses pas,

pour aller activer les apprêts d'une guerre qu'il appelle de tous ses vœux, et qu'il n'oublie rien pour rendre inévitable.

Les autres fêtes ne manquent pas sur le chemin de Catherine ; mais laquelle pourrait valoir celle de Pultawa ? On arrive à Moscou, et là, ainsi qu'aux environs, c'est à qui, dans la noblesse de l'antique empire, en offrira de plus brillantes à la czarine ; mais l'auteur, rassasié de toutes ces splendeurs, en abrège avec raison la relation.

« Ces grandes fêtes, dit-il, se ressemblent toutes : de grands bals sans gaieté, de grands spectacles sans intérêt, des vers de circonstance sans esprit, d'éclatants feux d'artifice qui ne laissent après eux que la fumée, beau coup d'argent, de temps et de fatigue perdus ; voilà ce qu'on en sait, ce qu'on en dit toujours. Ce qui n'empêchera jamais de les recommander et d'y courir. »

Observation vraie dans tous les pays et sous tous les régimes.

« Quant à la vieille capitale moscovite, » bizarre assemblage, selon son expression, de plusieurs groupes de palais ou de châteaux environnés chacun de leurs villages, » — il en supprime aussi la description. A quoi bon la décrire ! Le Moscou qu'il a vu n'existe plus. Un autre le remplace, et celui-là, il ne le connaît pas.

Peut-être aurait-il pu ajouter, pour motiver le silence de sa plume, qu'au moment même où il écrivait ceci, son fils, le général Philippe de Ségur, retraçait dans sa belle et triste Histoire de la campagne de 1812, le terrible incendie qui, allumé par un patriotisme sauvage, avait dévoré en partie la vieille capitale russe. Il n'y fait aucune allusion ; mais on croit sentir celle qu'il a dans sa pensée.

Marchons avec lui, et après avoir donné quelques réflexions mélancoliques à la grandeur déchu de Novogorod, arrêtons-nous enfin à Czarskozeło.

« Je pris congé de l'impératrice, et je revins à Pétersbourg reprendre le cours d'une vie diplomatique, qui me parut, dans les premiers moments, un peu monotone et sérieuse. »

La mission de M. de Ségur en Russie n'aura plus désormais de jours brillants. La tâche qu'il y remplit est ingrate et semée d'épines. L'Europe semble prête à se diviser en deux camps : l'Angleterre et la Prusse, liguées ensemble, associent leurs ambitions ; elles ont pour principal objectif de contrecarrer en tout et partout l'influence française. Devant ces manœuvres haineuses, M. de Ségur voudrait la soutenir par d'utiles alliances, et surtout celle de la Russie. Catherine s'y prêterait volontiers. Le grand obstacle qui entrave son action ne vient donc pas de ce côté, mais de la mollesse et des irrésolutions de sa propre cour.

« Une quadruple alliance était facile à conclure entre nous, l'Espagne et les deux cours impé-  
riales, leur intérêt les y disposait. Le roi,



» ainsi que mon père et M. de Castries en con-  
» gurent la pensée; mais ces deux ministres ne  
» purent garder leur crédit. »

Celui de l'archevêque de Toulouse l'emportait. Tous les deux se retirent devant lui.

Cependant la Turquie prenait l'initiative des hostilités, et, selon l'usage qui prévalait à Constantinople, envoyait l'ambassadeur russe au château des Sept-Tours. Impossible du reste d'y mettre des formes plus charmantes. C'est sur un cheval richement enharnaché que l'ambassadeur est conduit à la nouvelle demeure que lui donne sa Hauteur. Un traitement lui est assigné pour son entretien, un officier est attaché à son service. Il fait venir ses meubles et ses effets; enfin on lui construit un kiosque élégant pour prendre l'air. — On n'est pas plus aimable que ces Turcs, et le kiosque met le comble à leurs attentions délicates.

Tandis que les armées commandées par Potemkin et le vieux Romanzoff répondent à ces procédés courtois par une entrée brutale sur le territoire ottoman, les plaisirs du monde continuent de fleurir à la cour de Catherine. Malgré l'impatience et le mécontentement qu'excitent en elle les tergiversations du cabinet de Versailles, l'ambassadeur de France n'a rien perdu de sa bienveillance, et garde toujours, dans sa société intime, une place privilégiée.

Jadis, au retour d'Amérique, M. de Ségur, durant la traversée, a écrit une certaine tragédie de *Coriolan*. Quelle plume sachant bien ou mal versifier n'écrivait pas alors sa tragédie? Catherine a voulu la connaître. Elle en écoute la lecture et, malgré les résistances modestes de l'auteur, la fait représenter sur le théâtre de l'Ermitage, d'abord devant un cercle restreint d'auditeurs choisis, puis, par surprise, un soir de grand spectacle, devant une nombreuse assistance, composée de toute la cour et de tout le corps diplomatique. « Jamais de ma vie, dit-il, je » n'éprouvai d'embarras pareil. Les acteurs » jouaient à merveille, et le public, pour imiter » l'impératrice, applaudissait vivement. Je me » tenais en silence, immobile et les yeux baissés » comme une statue; mais, tout à coup, l'impé- » ratrice, qui était derrière et au-dessus de moi, » prend ma main droite dans la sienne, ma main » gauche dans l'autre, et me force ensuite à » m'applaudir moi-même. Après cette obligeante » plaisanterie, il fallut bien prendre courage. »

Le lendemain, par une flatterie délicate, après avoir fait à l'heureux poète l'éloge de sa pièce, Catherine en cite de mémoire une tirade entière. Cette suite de vers exposait fortement tous les inconvénients d'une paix honteuse. Peut-être la souveraine mettait-elle un peu de malice à les rappeler au diplomate qui n'avait cessé de lui développer, dans ses discours les plus persuasifs, tous les inconvénients de la guerre.

Vains discours! c'était la guerre qui prévalait.

Les conseils de la France avaient échoué à Pétersbourg comme à Constantinople. Cependant M. de Ségur restait attaché à son projet de quadruple alliance. M. Fitz-Herbert n'était plus là pour contrarier ses plans. Comme ami, il regrettait cette absence; comme négociateur, il s'en réjouissait.

Un jour enfin la politique vacillante du gouvernement de Louis XVI semble affecter une allure plus énergique. La Prusse est sur le point d'envahir la Hollande, sous prétexte d'intervention dans les troubles qui agitent ce pays; la France ne le souffrira pas. Elle protégera son ancienne alliée. Malgré l'attitude menaçante de l'Angleterre, on s'apprête à une guerre éventuelle, on presse les armements. M. de Ségur relève la tête et reprend courage. — Hélas! ce n'est qu'une déception nouvelle. La cour de Versailles se rapproche de l'Angleterre, une armée prussienne entre en Hollande. La France abdique définitivement son grand rôle en Europe.

« Cet acte de faiblesse et le triomphe de nos » rivaux me consternèrent. Dès ce moment, j'en » trevis l'abîme où des conseils sans force et des » passions sans frein devaient entraîner ma » patrie et son roi. »

Dans son abattement, le soutien moral et la consolation lui viennent d'où il ne pouvait guère les attendre. En public, et surtout devant ses adversaires, il affectait un air serein. Un soir pourtant, invité au spectacle de l'Ermitage, il oublie en quel lieu il est, et se laisse aller à une douloureuse rêverie. Soudain, une voix effleure son oreille, et lui dit tout bas : — « Pourquoi » vous attrister? A quoi servent ces noires idées? » Songez que dans tout ceci vous n'avez rien à » vous reprocher. » Cette voix n'était pas seulement la voix de l'impératrice de Russie, c'était celle d'une amie.

Les irrésolutions de la France ne provenaient pas seulement de la faiblesse ou de l'incapacité de ceux qui la gouvernaient, mais de l'agitation croissante qui régnait à l'intérieur, et paralysait son action au dehors. La redoutable crise qu'allait traverser son existence était imminente. M. de Ségur s'arrête ici à en considérer les origines, et prenant la chose de haut et de loin, traite la question en judicieux historien. Rien de plus clair que cet exposé rapide des principes et des effets de la Révolution, et à qui veut comprendre et juger les choses sans passion, on ne peut que conseiller de le lire.

Tandis qu'à l'occident tout préludait à ce grand drame, dans l'Europe orientale la guerre se poursuivait. On murmurait à Pétersbourg contre les négligences de Potemkin, on célébrait les victoires de Souwaroff. L'armée autrichienne était sous les murs de Belgrade. Un nouveau personnage s'introduit sur la scène de la façon la plus imprévue : c'est Gustave III.

(La fin au prochain numéro.) A. URBAIN.



## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

## LOUIS XII ET ANNE DE BRETAGNE

CHRONIQUE ILLUSTRÉE PAR PAUL LACROIX

(Bibliophilie Jacob).

Nous ne saurions passer sous silence le beau travail que M. Paul Lacroix a consacré à Louis XII, à Anne de Bretagne, et qui réunit aux qualités très sérieuses et très étudiées de l'annaliste toute l'ornementation que l'art moderne a emprunté à l'art ancien; ce beau volume nous représente, avec une vivacité incroyable, les costumes, les armes, les mœurs de la France et de l'Italie, au début de la Renaissance. Rien n'est plus animé que ces pages : la plume raconte, le crayon explique; on lit les faits et gestes de Charles VIII, de la dame de Beaujeu, de la bonne Jeanne de Valois, de Louis XII et de sa Bretonne, de leurs courtisans, des héros de ces guerres d'au delà les monts, si funestes aux Valois, et l'on voit leurs portraits, fort vivants, mais fort laids pour la plupart, car on sait que les deux premières branches des Valois n'héritèrent pas de la beauté des Capétiens. Les desains qui représentent les villes, les batailles, les sièges, les incidents familiers de la vie sont multipliés presque à tous les feuillets du livre, qui forme tout à la fois un musée et une chronique.

Le *Père du Peuple* a mérité ce nom, car il aime vraiment le peuple de France, si bon alors : il le préserva des pilleries et voleries des gens d'armes, il le fit vivre en paix, il l'administra avec justice. Pourtant, trois fautes graves chargent la mémoire de ce roi. Ses révoltes contre Charles VIII, dont il était l'héritier présomptif et dont il avait épousé la sœur, étaient injustifiées et criminelles au premier chef; le peuple les appela la *guerre folle*; le divorce qu'il sollicita et qu'il obtint à force de subterfuges, contre la sainte fille de Louis XI, Jeanne de Valois, fut une action inique, dont le ciel semble l'avoir châtié en lui refusant des héritiers directs; enfin, les guerres d'Italie, ce fruit fatal de la succession de Valentine de Milan, furent la grande erreur de son règne. Elles sont racontées par M. Paul Lacroix avec infiniment de clarté et de feu, les grandes figures des héros de ces guerres : la Trémouille, Bayard, Gaston de Foix, s'y

retrouvent, et combien on lit avec plaisir tous ces beaux noms de la vieille France! Cette histoire, animée, détaillée, écrite avec élégance, se lit comme un roman, et mieux que beaucoup de romans; il est regrettable qu'on ne puisse la recommander aux jeunes filles, mais il y a dans l'histoire bien des pages qu'on ne saurait offrir à des yeux si purs.

Nous recommandons ce livre, agréable et grave tout à la fois, aux femmes qui veulent bien nous lire, à leurs maris et à leurs fils (1).

## LA BÉNÉDICTION PATERNELLE &amp; MATERNELLE

PAR L'ABBÉ BAUNARD

Nous voudrions faire partager à toutes nos lectrices l'extrême plaisir que nous a procuré la lecture de cette brochure. C'est une admirable leçon de respect, adressée à une société qui a perdu la notion de ses devoirs et de sa dignité; c'est une leçon aux parents, qui, exerçant en quelque sorte un sacerdoce domestique, doivent se rendre dignes de bénir, au nom de Dieu, leurs fils et leurs filles; c'est une leçon aux enfants, afin qu'ils se rendent dignes de cette bénédiction que Dieu ratifie toujours. Les exemples abondent : M. l'abbé Baunard les cite avec un à-propos extrême, et, dans un langage plein de la véritable éloquence, celle qui vient du cœur, il engage les familles chrétiennes à reprendre ce pieux usage de la bénédiction, qui remonte aux origines du monde. Il dit : « Certes, » une institution pareille est de tous les temps » et de tous les lieux. Mais lorsque la démocratie a renversé toute barrière entre le père et le fils, et que, passant sur eux son niveau égalitaire, elle croit avoir fait merveille quand ils ne sont plus que les camarades l'un de l'autre, je suis bien venu, ce me semble, à vous rap- » peler ce que vous êtes, parents chrétiens, et à » vous dire : N'abdiquez pas, rois et prêtres de » la famille! N'apostasiez pas, race sainte!... » Plus aussi l'âme de vos fils et de vos filles est

(1) Chez Georges Hurtrel, artiste-éditeur, rue d'Assas, 35. — Magnifique volume in-4°, avec chromolithographies, gravures sur bois, lettres ornées. Paris, 30 fr., broché; 40 fr. relié.



« aujourd'hui exposée dans le monde, plus vous devez chaque jour les couvrir de cette égide. Elle les protégera dans le combat de la vie, et quand, fini pour eux, ce combat recommencera pour d'autres nés d'eux et de vous, votre bénédiction sera encore sur la tête de ces lointains descendants que vous n'aurez pas connus... »

Que nos lectrices lisent cette petite brochure, qu'elles mettent en pratique ce qu'elle contient de doux et pieux conseils ! La société ne peut être sauvée que par la famille, et la famille ne peut être sauvée que par Dieu — Dieu, que la bénédiction appelle et fait descendre au foyer domestique (1).

## FABLES ET RÉCITS

PAR M. HENRY COLLIN (2)

Après la Fontaine et Florian, il faudrait tirer le rideau, et l'on ne conçoit pas trop qu'un poète songe encore à écrire des fables et se croie l'esprit, l'ingénuité, la malice, la sensibilité qu'exige ce genre, si simple en apparence, et pourtant si difficile. Il attire cependant, et chaque année voit éclore des volumes nouveaux de fables et d'apologues, qui, il faut le dire, sortent du néant pour y rentrer au plus vite. En sera-t-il de même de ce joli volume qu'on nous engage à recommander à nos jeunes lectrices ? Il est digne d'elles parce qu'il est pur et sensé ; je citerai le récit que je trouve le plus joli de ceux que renferme le volume.

### LE PETIT NÈGRE ET LE RAMONEUR

Un négroillon, venu des côtes de Guinée,  
Fit rencontre d'un ramoneur  
Frais sorti d'une cheminée ;  
En le voyant de sa couleur,  
Il lui sourit avec bonheur,  
Le croyant aussi de l'Afrique.  
L'autre lui laissa son erreur :  
Cela peut paraître excentrique,  
En tout cas, c'était d'un bon cœur.  
Sans se débarbouiller, même les jours de fêtes,  
Laisant là les autres enfants,  
Le Savoyard secouait sa jaquette,  
Et l'on partait s'amuser dans les champs ;  
On devisait sur tout en foulant la prairie ;  
Le noir, souvent, parlait de sa patrie,  
De la mer, des vaisseaux, là-bas, là-bas.  
Un jour qu'un gros cours d'eau leur barrait le [passage,  
Le nègre proposa de se mettre à la nage :  
« Tu sais nager, bien sûr ? » L'autre ne savait pas ;  
Mais où vit-on gamin de France ou de Savoie  
Reculer quelquefois et songer au péril ?  
Il pensa autant au plomb qui tient dans le fusil

(1) Une jolie brochure : prix, 15 centimes. — Chez Desclée, rue Royale, 26, Lille.

(2) Chez Alphonse Lemerre, 27, passage Choiseul, Paris. Prix du volume, 4 fr.

Qu'à l'eau du fleuve où l'on se noie.  
Le lit était profond et le courant très fort ;  
Le Savoyard y but large mesure,  
Il eût été perdu, si, par un rude effort,  
Le soulevant d'une main sûre,  
Son compagnon ne l'eût conduit au bord.  
Mais l'onde avait fait son office  
Et d'un cœur d'or dévoilé l'artifice ;  
Le corps lavé n'avait plus rien de noir.  
Le nègre était chagrin : « Pourquoi tant l'émouvoir ?  
Lui dit le Savoyard ; je suis toujours le même,  
Qu'importe la couleur, puisque je l'aime ? »

Cette fin est délicate, et l'on trouve dans ce volume plus d'une note fine et douce ; pourtant, disons le franchement, le terrain de l'apologue semble épuisé ; la vie moderne ne fournit pas de sujets, et les auteurs n'ont ni assez de simplicité ni assez de poésie pour faire parler les bêtes, comme du temps que... la Fontaine les faisait parler.  
M. B.

## LA COMTESSE KATE

Par l'auteur de l'Héritier de Redcliff.

TRADUIT PAR MADAME TAYLOR

Voici un roman anglais conçu dans l'ancien système : peu d'événements, beaucoup de fines peintures des caractères et de la société. Kate est une pauvre orpheline recueillie chez un frère de sa mère, un digne homme, pauvre lui-même et chargé d'enfants. Il élève de son mieux cette jeune fille délaissée, qui n'est pas d'une humeur facile, lorsque tout à coup un événement imprévu, la mort d'un proche parent, métamorphose la situation de Kate. Elle devient héritière d'une fortune immense, et le titre de sa maison passe sur sa tête. Elle est d'abord surprise, puis enorgueillie, puis, lorsque son nouveau-tuteur annonce qu'elle est réclamée par deux sœurs de son père, elle est désespérée. Il faut quitter le toit protecteur de son enfance et ses amis, ses premiers amis. On la conduit à Londres, chez ses tantes, grandes dames, très dignes, très fières et qui, dès le début, montrent à l'enfant une sévérité qui l'exaspère. Tous ses instincts d'orgueil et d'indépendance se développent : elle veut quitter ce superbe hôtel, cet intérieur opulent et retourner à la modeste demeure où on l'aimait. Elle accomplit son projet, mais son oncle la ramène au devoir ; les tuteurs réunis lui confient de nouveau la pauvre Kate ; elle s'élève, elle grandit, elle devient bonne et heureuse, et le livre finit là.

Ces romans anglais sont comme les petits tableaux de Blarenberghe : ils se composent d'une foule de détails, de scènes délicates, de peintures d'intérieur que les gens de goût préfèrent aux grandes esquisses, brossées sans soin et sans étude (1).

(1) Librairie Sandoz, Paris. — Prix, 3 francs.



## CONSEIL

## Modes nouvelles.



Il y a peu de temps, le monologue occupait les grands journaux, les journaux politiques; le monologue de Montpellier a fait parler les cent bouches de la Renommée; elles se sont tuées enfin, et, à notre tour, nous en deviserons. Plusieurs de nos lectrices, très jeunes, nous interrogent et sollicitent notre avis sur les monologues; elles nous demandent si, dans une réunion de parents et d'amis, il serait convenable qu'une jeune personne divertit les siens avec l'amusement à la mode.

D'abord, les auteurs qui écrivent ces machines-là en ont-ils fait pour les femmes, pour les jeunes filles? Ce n'est guère à croire. Il s'agirait donc d'ajuster à la taille féminine quelque une de ces scènes comiques, comme *l'Enseigne* ou la *Demande en mariage*, ou le *Chapeau*. Cela ne paraît pas facile; mais, étant admis que la plus jolie bluette, la plus spirituelle, la plus amusante, soit arrangée pour le sexe beau et faible, il resterait à se demander si une jeune fille, modeste et bien élevée peut se charger de ce rôle?

Tout le monde a vu jouer des monologues, soit par des acteurs, soit par des amateurs, élèves de Coquelin ou de Saint-Germain; tout le monde sait que ce genre, c'est le rire, le comique, la plaisanterie, les sous-entendus, les intentions soulignées, enfin tout l'attrail du Momus moderne, qui ne ressemble guère aux farces et à l'innocent Bé... bé... bé... de *Maitre Pathelin*. On contrefait tout: l'accent italien ou anglais de l'un, les airs prud'hommesques de l'autre, la coquetterie d'une vieille, les naïvetés d'une jeune, les perplexités d'un esprit timoré, les méprises, les manies, les ridicules, les prétentions, la vertu, le vice, tout est bon, pourvu qu'on rie. Et l'on rit, et l'on se tord parfois de rire, car la mauvaise nature humaine rit volontiers d'elle-même, sans se reconnaître toutefois. Maintenant, ceci donné, se figure-t-on qu'une jeune fille, un être innocent, modeste, timide, provoque à force de saillies, de lazzi, de drôleries, les rires fous des spectateurs? Se la figure-t-on, seule, parlant sans discontinuer pendant vingt minutes, gesticulant, marchant, pérorant, délaissant son lit (ce que j'ai vu pratiquer par un diseur de monologues), déployant une affiche

réclame (idem), se donnant des grâces, tournant, pirouettant (idem)? Se figure-t-on cette pudeur et cette fierté virginales prenant le masque de la Folie et quêtant les applaudissements et les rires? Il est certainement bien agréable d'être applaudi, mais que ce soit pour d'autres œuvres; qu'on loue la douceur d'une jeune fille, son affection pour ses parents, son amitié pour ses frères, ses talents domestiques, ces éloges-là ne font pas tourner la tête et n'excitent pas l'envie; une femme ne doit pas en ambitionner d'autres; tout ce qui la sort de la sphère protectrice du foyer doit lui sembler dangereux, elle doit donc rester sur ce terrain et redouter les pentes glissantes, les applaudissements et ces éloges qui, à des yeux prudents, sont des offenses. Elle est gentille, elle est spirituelle, elle est drôle! Oh! drôle! est-il un mot plus offensant pour une jeune fille, et pourtant c'est la flatterie par excellence pour les diseurs de monologues.

On répondra: Nous jouons la comédie, nous jouons des charades, le Journal même nous en offre qui ont du succès parmi nous. A quoi il faut répliquer: Vous ne jouez pas la comédie toute seule, ni les charades non plus. Seule, vous n'attirez pas les regards, vous ne concentrez pas l'attention; vous pouvez, si vous avez l'esprit de votre position, choisir un petit rôle et faire tout simplement votre partie dans le chœur général, en laissant aux femmes les rôles importants. Il y a là une nuance qu'il n'est pas difficile de saisir, et j'avoue qu'en fait de monologue dit par une fille, je n'en comprends qu'un seul, c'est la prière d'*Esther*, récitée par une élève de Saint-Cyr.

Du reste, ce goût pour les scènes théâtrales prouve la dangereuse place que le théâtre occupe dans nos mœurs: journaux et conversations en sont remplis; on peut s'étonner de cet acharnement qu'on a de rire et de s'amuser, dans la situation où se trouve le monde, avec les périls qui l'entourent et les menaces qui planent sur les classes privilégiées. On rit néanmoins, les Cassandres prédisent la ruine de Troie, on se moque d'elles, on danse, comme les femmes de Missolonghi, au bord de l'abîme où l'on tombera demain. Ah! fort envie de rire nous avons! ainsi que disait feu madame Jourdain.

On nous demandera peut-être: Que doit faire une jeune fille, une jeune femme pour occuper son temps? Le travail, le comptez-vous pour rien? et la lecture? et la musique? ne sont-ce pas là



les véritables délasséments, sans regrets, sans amertume, qui n'excitent pas chez les autres une jalousie envieuse, ni chez vous un puéril amour-propre ? Et si vous essayiez des bonnes œuvres, de ces œuvres de charité qui pourront seules reconcilier les riches et les pauvres, ces frères ennemis de la société moderne, vous y trouveriez

une saveur, un ragoût que les succès de salon ne connaissent pas. Il y a parfois dans le *merci* d'une pauvre créature, dans le sourire d'un enfant, le regard de sa mère, ou l'air ému d'un vieillard, un secret ravissement que Dieu a attaché à la plus belle des vertus, la charité. Allez donc chercher cela dans vos monologues ! M.B.

## RIVALITÉ

(SUITE)

SUITE DU JOURNAL D'ADRIEN

Juillet 184...



MÈS peu vu Charlotte depuis trois mois, mais chaque fois elle a semblé émue en ma présence; sa physionomie s'anime, un rayon passe dans ses yeux, sa tristesse habituelle semble adoucie, elle ressent ce que je ressens moi-même, une impression de paix, lorsque je sais que je vais passer une heure à côté d'elle. Elle m'aime! j'en suis convaincu au fond de l'âme, mais (il y a un mais en tout) je crains que sa mère ne m'aime pas... c'est elle qui refuse mes visites, qui cherche à défaire notre intimité... elle se défie de moi... peut-être croit-elle que la pensée du mariage est loin de moi et que je compromettrais sa fille par mes assiduités... cette idée me surgit tout à coup dans l'esprit... je vais aller trouver mon père... il faut que Charlotte et sa mère connaissent enfin mes intentions et que des soupçons injurieux ne me noircissent pas à ses yeux. Idée affreuse que je pourrais être calomnié et desservi auprès d'elle et qu'on verse de l'eau glacée sur ce cœur aimant qui se donne à moi. »

Juillet 184...

« Aujourd'hui, j'ai rencontré madame Gagny et sa fille et je me suis permis de les aborder; après quelques paroles bien insignifiantes, car j'étais troublé, madame Gagny me semblait un peu guindée, un peu froide, je lui ai demandé :  
 » — M'accorderiez-vous l'honneur de vous voir ce soir, Madame ?  
 » — Cher monsieur Adrien, vous savez le plaisir que vous nous faites toujours, mais Char-

lotte est si occupée! elle prépare son examen.  
 » — Comment! mademoiselle Charlotte veut obtenir le diplôme ?  
 » — Oui, j'ai jugé cela utile : qui sait ce que l'avenir nous garde? elle travaille beaucoup, et j'espère qu'elle réussira... »  
 » Elles me quittèrent sans se douter peut-être de l'émotion que ces paroles m'avaient causée. Quoi! voilà le sort que cette pauvre mère croit destiné à sa fille! un diplôme, puis une place d'institutrice! passer ses belles et riantes années à enseigner de maussades petites filles, vivre à côté de la fortune, à côté de la liberté, à côté des affections, en étant pauvre, esclave et seule, voilà ce que sa mère prévoit pour elle, et son instinct maternel ne l'a pas éclairée; elle n'a pas vu que j'aimais sa fille, autant qu'elle l'aime, plus peut-être! et que le respect seul a jusqu'ici fermé mes lèvres. Jusqu'ici, j'ai hésité à parler à mon père et à demander son avis : je craignais des objections : ce manque de fortune est un si grand vice aux yeux de père et mère prudents et avisés; mais, n'importe, le temps est venu, il faut parler! »

Juillet 185...

« J'ai parlé; mon père m'a écouté en souriant d'un air malicieux :  
 » — Ne serait-ce pas le cas, me dit-il, lorsque j'eus achevé mon discours, de prendre ma revanche et de te dire *non*, comme tu me l'as dit lorsqu'ils s'agissait de ton inscription au barreau ? Dis ?  
 » — Mon père, vous ne le ferez pas : ceci est plus grave.  
 » — En effet, je ne le dirai pas ce *non* : ta mère m'a bien préparé, prêché et sermonné, et nous pensons tous deux que Charlotte sera une excellente femme, la fille de mon ami, d'ailleurs. Quant à la question de fortune, je n'en tiens pas compte : nous sommes assez riches pour contenter les goûts d'une personne sagement élevée, quoique...



» — Quoi que ?  
 » — Quoiqu'il ne faille jamais se fier aux femmes ; celles qui, avant le mariage se faisaient des tabliers avec leurs vieilles robes deviennent parfois terriblement dépensières et coquettes.

» — Nous connaissons Charlotte, mon père !  
 » — Oui, j'ai confiance en elle, et la preuve, c'est que je vais m'habiller et aller, avec ta mère, demander pour toi la main de cette petite. Tu es bien décidé, n'est-ce pas ?  
 » J'embrassai mon père avec une tendresse que je n'avais jamais éprouvée : elles étaient loin les sévérités d'autrefois. Il m'embrassa aussi et me regarda d'un œil si bon et si affectueux que je regrettai fort d'avoir pu l'offenser et de l'avoir méconnu.

» Il s'habilla lentement ; ma mère, toute joyeuse, fit sa toilette, elle s'enveloppa de son cachemire et me dit en le montrant :

» — Nous lui en donnerons deux, un long et un carré, et je ferai remonter pour elle mes diamants... et puis j'ai en vue une jolie parure d'aigüe-marine... »

» Ils partirent : pendant une heure, je demeurai seul, livré à une anxiété que rien ne pouvait conjurer. Au point de vue de la raison, toutes les chances étaient en ma faveur, mais que d'opposition la raison ne rencontre-t-elle pas dans le cœur des femmes... étais-je bien sûr de celui de Charlotte ?

» Mon père et ma mère rentrèrent, en ouvrant la porte avec leur passe-partout ; mon père marchait brusquement, il jetait les portes du vestibule et de l'antichambre ; ma mère lui parlait à demi-voix : je me sentis glacé. Le pressentiment, l'ombre des malheurs futurs, planait sur moi !

» — Que le diable emporte ces femmes ! me dit mon père en rentrant, et il se jeta dans un fauteuil en défaisant sa cravate. J'étouffe de colère. Elles refusent, oui, elles refusent ! Tu n'as pas de religion, je n'ai pas de religion, nous n'avons pas de religion, voilà le motif ! Pécores ! c'est à madame Gagny que nous devons cela, elle est fanatique et elle a fanatisé sa fille... Il y a un abîme entre nous ! répétait madame Gagny. Pour s'unir, il faut s'entendre. Elle ne sortait pas de là. Ta bonne mère est intervenue, elle a parlé à Charlotte...

» — Et Charlotte ! dis-je.

» — Charlotte paraissait troublée, et elle a dit... qu'est-ce qu'elle a dit, ma femme ?

» — Elle a dit : je voudrais que M. Adrien pensât et priât comme moi, je ne comprends pas le mariage sans cette union de foi ! Mon pauvre enfant, je crains que tu ne réussisses pas, à moins... que le bon Dieu ne t'accorde ces sentiments !

» — Ma mère, répondis-je, je ne tromperai personne, pas même pour m'assurer la main

» de Charlotte... je veux la voir elle-même, plaider ma cause et avoir son dernier mot.

» — Oui, va, dit mon père, si elle consent, nous l'accueillerons à cœur ouvert, et même sa mijaurée de mère, va, essaye...

» Je sortis extrêmement ému... mon sort était en jeu... ô folie de l'amour ! je fus introduit dans ce petit salon, où tant d'heures heureuses ont passé, je n'attendis pas : madame Gagny parut seule, et son visage amaigri me sembla sévère sous ses coiffes de deuil. Je lui pris la main :

» — Madame, mon père et ma mère vous ont parlé, je viens vous supplier : j'aime Charlotte comme elle ne sera jamais aimée peut-être : accordez-la moi !

» — Mon cher Adrien, j'ai dit le fond de notre pensée à M. et madame Rhode : soyez chrétien, ma fille est à vous... ne résistez pas, cher Adrien, c'est le bon Dieu qui vous appelle...  
 » Je demeurai silencieux, elle me dit avec impatience :

» — Vous ne répondez pas !

» — Je ne le puis... je suis un honnête homme... j'aime Charlotte plus que ma vie, mais même pour elle, pour l'obtenir, je ne puis être hypocrite, ni renoncer à des opinions que j'ai sérieusement étudiées...

» — Vos opinions ? vos erreurs, vos préjugés ?

» — Je ne les défendrai pas devant vous, madame, mais je ne saurais les abdiquer. Est-ce donc là un obstacle ?

» — Oui, infranchissable, et Charlotte pense comme moi. Elle veut un mari qui soit ce qu'elle veut son père, elle veut être mère d'enfants élevés pour Dieu... avec le cœur qu'elle a, elle mourrait de chagrin dans une union inassortie.

» Je gardais encore le silence : à quoi bon parler ? je sentais devant moi une conviction inflexible, impossible à tourner, à franchir, à ébranler... je dis enfin :

» — Ne puis-je voir Charlotte ?

» — Dispensez-la, je vous en prie, d'une entrevue pénible...

» — Madame, répétez-lui ma demande, dites-lui qu'elle sera libre dans sa piété, dites-lui qu'elle sera aimée, honorée... chargez-vous de mon message...

» Elle parut émue.

» — Si vous vouliez ! dit-elle.

» Je la quittai ; une demi-heure après, ma mère reçut ce billet que j'insère ici :

« Chère Madame,

» Il m'en coûte de devoir vous adresser un refus qui afflige peut-être votre bonté ; mes parents m'ont fait considérer l'affaire de notre salut au-dessus de tous les autres biens, je craindrais de risquer mon éternité pour un bonheur éphémère. Je souhaite que M. Adrien



« trouve une femme qui sympathise avec lui...  
 « Je vous offre, madame, l'expression de mon  
 » respect et de ma reconnaissante affection.

» CHARLOTTE GAGNY. »

« Tout est fini : mes parents sont irrités, ma  
 mère ne peut se consoler du chagrin de son fils...  
 mon père m'engage à voyager, j'y consens...  
 mais la colère et le chagrin m'accompagne-  
 ront... »

# XI

DEUX ANS APRÈS (suite du journal).

Smyrne, Juin 185...

« J'ai reçu une lettre de ma mère... elle a rou-  
 vert une plaie qui ne se fermera pas. Tout est  
 fini à jamais : Charlotte est mariée ! Voilà ce que  
 m'écrit ma mère :

Nancy, Mai 185...

« Cher Adrien,

« J'espère que ma lettre te trouvera à Smyrne,  
 » et nous avons hâte, tu le comprends, d'avoir  
 » de tes nouvelles. Parle-nous de ta santé, parle-  
 » nous de ton retour : nous le désirons tant ! ton  
 » père s'était très bien porté jusqu'aux premiè-  
 » res chaleurs, très intenses cette année ; il a eu  
 » deux éblouissements qui me tourmentent un  
 » peu. Moi, je vais bien.

« J'ai à te transmettre une nouvelle qui peut-  
 » être te fera beaucoup de peine : plutôt à Dieu  
 » que je puisse te les épargner toutes, cher fils !  
 » Notre ancienne voisine, la fille de nos amis,  
 » Charlotte Gagny, est mariée, elle a épousé  
 » M. Ulric Faveray, substitut au tribunal. On  
 » dit que madame Gagny, qui est bien malade,  
 » a vivement désiré ce mariage et que sa fille, en  
 » se mariant, a surtout fait acte d'obéissance  
 » envers sa mère. Voilà ce qu'on dit. Pour moi,  
 » je conçois les craintes de la pauvre madame  
 » Gagny, qui va mourir peut-être et qui voulait  
 » donner un protecteur à sa fille ; M. Faveray  
 » est, dit-on, un homme de mérite, un bon chré-  
 » tien, mais il n'a pas de fortune.

« Je fais des vœux pour le bonheur de cette  
 » enfant que j'espérais nommer ma fille, et le  
 » bon Dieu sait seul combien j'ai déploré les  
 » motifs à cause desquels cette union ne s'est  
 » pas conclue. Voir rejeter mon fils parce que  
 » mon fils n'était pas chrétien m'a été cruel, et  
 » j'espère toujours que ce fils bien-aimé me don-  
 » nera la joie que saint Augustin a donnée à sa  
 » bonne mère Monique.

» Adieu, mon cher enfant.

» Ta mère qui t'embrasse et t'aime.

» E. RHODE. »

« Tout est donc fini ; je rêvais encore, il serait  
 temps de m'éveiller... Elle est mariée, elle  
 porte le nom d'un autre !... je le connais cet  
 Ulric Faveray, nous fûmes condisciples au col-

lège : un caractère doux et froid, un esprit mé-  
 diocre, voilà le souvenir qui m'en est resté ; et  
 elle est avec lui, il ne la quittera jamais, elle a  
 fait vœu de l'aimer, elle s'y efforcera, âme  
 esclave du devoir, elle l'aimera... Madame Ga-  
 gny, qui l'a obligée à me refuser, qui l'a obligée  
 à épouser cet homme, a été mon mauvais génie.  
 Et ma mère paraît l'approuver... Soit ! je garde-  
 rai mon secret et ma souffrance, sans mendier  
 des consolations, même auprès de ma mère.

« Elle est mariée ! cet espoir obstiné, que je  
 gardais encore, m'est enlevé. Sa mère n'a pas  
 voulu qu'elle demeurât libre après elle... car  
 enfin, elle m'aimait, elle n'eût pas persisté dans  
 ce refus qu'on lui avait imposé ; maintenant,  
 tout est fini... rêves chéris, vagues espérances,  
 mirages vers lesquels ma voile tendait toujours,  
 tout a fui... le désert est devant moi... »

Naples, Septembre 185...

« Mauvaise nouvelle, terrible nouvelle ! mon  
 pauvre père vient de mourir, presque subite-  
 ment. Ma pauvre mère me rappelle. Je pars. Je  
 ne savais pas quels liens étroits m'attachaient à  
 mon père ! Il est heureux que nos dernières rela-  
 tions aient été douces et amicales : je ne me  
 console pas de l'avoir tant de fois offensé, et si  
 j'ai mémoire de quelques rigueurs, combien de  
 traits de bonté m'apparaissent ! Que je regrette  
 d'avoir tant prolongé mon voyage ! et je quitte  
 Naples sans même avoir achevé ces recherches  
 sur le jeune duc de Guise, qui m'y avaient  
 amené. »

Nancy, Octobre 185...

« Triste, tout est triste. Ma mère est absorbée  
 dans ses regrets, la maison paraît vide, et, la vie,  
 qu'elle m'apparaît aride et dépouillée ! il faut  
 l'endurer pourtant, à cause de ma pauvre ma-  
 man... je vais me jeter dans le travail, et  
 tâcher, tâcher de vivre et d'oublier... »

Octobre 185...

« Oublier ! quand nous vivons à deux pas,  
 quand le même pavé nous porte, quand le même  
 air nous environne ! Je l'ai rencontrée hier, au  
 bras de son mari ; il m'a regardé, et j'ai sa-  
 lué... elle m'est apparue pâle et maigrie, en deuil  
 aussi, elle, car madame Gagny n'est plus de ce  
 monde... elle regrette sa mère, moi, mon père...  
 nous avons au moins le chagrin en commun... »

Janvier 185...

« Je travaille, je cherche à me fuir moi-  
 même, je cherche un asile dans les siècles pas-  
 sés, au milieu des grandes figures de l'histoire.  
 Ces âmes ardentes ont, elles aussi, aimé, souffert  
 peut-être, elles n'ont pas été étrangères aux sen-  
 timents tumultueux qui nous agitent ; sous la  
 cuirasse palpaient des cœurs, mais ils avaient  
 deux consolations, dans l'agitation de leur vie  
 et dans la tranquille possession de leur foi.



Leur Dieu et leur patrie donnaient à leur vie et à leurs travaux un but et un espoir. Mais moi... je ne prends goût à rien, sauf à ce labeur, à ces fouilles dans les temps écoulés... je n'ai pas le goût des voyages... je ne désire qu'un intérieur, animé par une femme aimée, dans mon pays... programme modeste qui n'a pu être réalisé... »

Mars 185...

« Je ne suis pas rassuré sur la santé de ma mère... elle paraît faible, elle a comme une impossibilité de vivre. Sa foi religieuse lui donne de la force contre la souffrance physique. »

Mai 185...

« Je ne la quitte presque pas; il faut profiter des derniers jours d'une si chère existence. Nos amis Dhainault nous montrent beaucoup d'attachement; la gentille Alix vient souvent auprès de ma mère, elle lui fait la lecture, elle travaille à ses côtés, ma mère l'aime tendrement, et, hier, elle m'a dit :

« — Si tu voulais pourtant! Alix serait une si aimable femme! si tu voulais, le bonheur est à la portée de ta main.

« — Maman, cela n'est pas possible. »

« Elle m'a regardé tristement :

« — Rien n'est donc possible? dit-elle; ni ton bonheur éternel ni ton repos sur la terre! je vais te laisser seul, tout seul... »

« Je l'ai embrassée... elle avait des larmes dans les yeux... Pauvre mère! je voudrais la satisfaire, mais je ne puis faire plier ma volonté... »

Août 185...

« Tout est fini, à jamais fini... je suis absolument seul ici-bas.

« La mort de ma mère a été aussi paisible que celle d'un enfant : elle m'a regardé avec cette tendresse ineffable que toujours j'ai trouvée en elle, elle a baisé son crucifix qui ne la quittait pas, et elle s'est éteinte... Où est-elle? que se passe-t-il quand l'étincelle de vie s'est glacée... Devant ma mère, étendue là, je ne sais plus ce dont je me croyais si certain, je ne sais plus si tout meurt avec nous... Tout serait fini entre elle et moi, ce cœur qui n'aimait plus que moi ne verrait pas revivre ailleurs ses tendresses! Que de dons, que de chaleur, que de sentiments et d'idées pour un temps si limité... et pourtant qu'enseigne, que démontre la science? La destruction de la matière par la mort et l'inanité des idées chrétiennes sur l'immortalité. L'âme n'est qu'une efflorescence du monde physique... Tout périt, tout se perd dans l'obscur néant, comme un fleuve qui rentre sous terre... Génie, tendresse, les plus nobles facultés, les plus brûlantes ardeurs cessent quand le mouvement de la poitrine s'est ralenti, quand le cœur a cessé de battre... tout est fini... O ma pauvre mère! »

DEUX ANS PLUS TARD.

Septembre 185...

« Depuis la mort de ma mère, je n'ai rien écrit dans ce cahier. A quoi bon! je n'ai rien à dire : je travaille beaucoup, mon livre avance, et je ne vois guère que les fidèles Dhainault. Leur Alix grandit, elle a quatorze ans; je voudrais qu'elle me témoignât moins d'affection : ses démonstrations naïves me gênent d'autant plus que ses parents les encouragent, et qu'ils prévoient sans doute un dénouement qui n'arrivera jamais. Je ne me marierai pas; je ne saurais plus aimer : une passion unique a rempli ma vie et desséché les sources de l'affection. Pourquoi Charlotte m'a-t-elle repoussé? pourquoi s'est-elle défilée de moi et d'elle-même? Ne croyait-elle pas à ma loyauté, alors que je lui promettais liberté absolue pour les actes de sa foi, ou craignait-elle l'influence que j'aurais pu exercer sur elle? C'est donc qu'elle m'aurait aimé! Mais qu'importe aujourd'hui ?

« Je la rencontre parfois, avec ses deux enfants, un garçon, qui lui ressemble, et une petite fille toute pâle et délicate : Charlotte paraît veiller sur elle avec un soin tout particulier. Elle a peut-être des inquiétudes au sujet de cette enfant... et c'est un autre qui les partage, qui les console...

« Elle n'a pas l'air heureux pourtant... je connais si bien sa physionomie! j'y trouve une gravité, un sourire désenchanté qu'elle n'avait pas autrefois. Elle n'est pas riche; cet appoint du bonheur, la fortune, manque à son foyer. On dit que les soucis d'argent sont plus amers que d'autres : je ne les connais pas, et parfois, elles me sont odieuses, ces richesses dont elle n'a pas voulu et que je ne puis lui donner. Je l'ai vue hier longtemps, à la promenade; elle faisait prendre l'air à ses enfants, et elle ne se doutait pas que, caché derrière un massif d'arbustes, je la voyais allant, revenant, soutenant le pas de la petite fille, rappelant le petit garçon, et triste, même au milieu de ces jeux, de ces plaisirs maternels. J'ai entendu sa voix, muette pour moi depuis tant d'années; je sais que son fils s'appelle Robert. Elle lui parlait d'un ton si doux :

« — Viens, Robert! Viens, nous allons rentrer. »

« Rentrer, chez elle, auprès de son trop heureux mari, dans cette maison dont je connais l'aspect extérieur; ils iront s'asseoir à la table de famille, les enfants forment entre eux un trait d'union, ils causeront des incidents de la journée, elle, de sa promenade, lui, de son tribunal, tout leur est commun... je suis étranger à ce que j'ai le plus aimé, et seul, toujours seul...

Octobre 185...

Depuis quelque temps, je me trouve dans un



état d'irritabilité et de mécontentement que jamais je n'avais éprouvé, et j'ai fait aussi ce que je n'aurais pas fait autrefois : je me suis mêlé à la politique électorale, j'ai écrit des articles et publié une brochure dans le sens des opinions libérales; peut-être même ai-je, dans ces matières délicates d'opinions et de personnes, exagéré ma pensée; mais une colère intérieure me poussait, et à travers ceux que j'attaquais il me semblait que j'allais frapper le cœur de Charlotte, si dévoué aux principes contre lesquels je m'armais.

« Elle n'aura pu ignorer ce que j'ai fait, mes écrits ne sont pas passés inaperçus dans ce petit monde où nous vivons. Elle en aura souffert peut-être : eh bien, tant mieux ! J'avais, comme tous les êtres humains, soif du bonheur : elle me l'a refusé, elle n'a pas voulu se confier à moi, et cette sensibilité vibrante que j'avais au matin de mes jours s'est tournée en aigreur et en fiel ! J'en veux à ce qu'elle aime, je voudrais détruire ce qu'elle adore, je ne saurais me venger d'elle, mais au moins puissé-je ébranler les idées auxquelles elle m'a immolé ! Le pauvre animal auquel on a refusé l'eau pure de la fontaine devient furieux : cette triste comparaison m'est applicable. Il meurt aussi, après ses accès de rage... Que la comparaison continue ! A quoi bon vivre, quand on n'est lié à la vie que par l'existence même ? Ulric doit désirer vivre... »

Février 185...

« Quoi ! Ulric est très malade, on dit que les médecins désespèrent. Je ne saurais faire de vœux ni pour ni contre lui... qu'il vive si elle le désire. »

Février 185...

« Il est mort, elle est veuve, elle est libre. »

Mars 185...

« Pour la première fois depuis la mort de son mari, je l'ai rencontrée, sérieuse dans ses voiles de veuve, tenant son fils par la main... je l'ai saluée. Elle a rougi, et le petit enfant m'a fait un salut enfantin... je pourrais l'aimer, cet enfant... »

Mai 185...

« On est venu m'engager à écrire de nouveaux articles, à faire une nouvelle brochure sur les questions du moment. J'ai refusé absolument. Je vais reprendre mes travaux, et je tâcherai d'effacer le pamphlétaire sous les travaux de l'historien. N'ai-je pas un but maintenant ? nous sommes libres tous deux... elle m'a aimé... je puis lui offrir, avec mon nom, une situation honorable et sûre... je protégerai ses enfants... me refuserait-elle encore ? »

Juillet 185...

« On a parlé d'elle en ma présence, chez les Dhainault : on dit qu'elle est très pauvre, elle cherche quelque occupation. Ce serait affreux, si

je n'avais l'espoir de la voir enfin dans une situation digne d'elle. Que j'aurai de soin et d'amour pour lui faire oublier ses peines ! et celles que j'ai souffertes seront effacées par ce seul mot, sorti de la bouche de Charlotte :

« — Adrien, je consens... »

Août 185...

« Malgré le travail, mes journées semblent longues ; je désire attendre l'expiration des premiers mois du veuvage, mais je l'attends impatientement. J'ai imaginé de faire arranger ma maison pour sa future maîtresse ; la salle à manger est disposée avec des beaux meubles qui ont appartenu à mes parents, le salon est renouvelé, et la chambre à coucher est très belle, avec un secrétaire, un lit de repos, un paravent qui vient du palais du roi Stanislas. Le portrait de ma mère sourit en me regardant, il me semble qu'elle m'approuve. J'ai fait placer sur la cheminée les potiches et les cornets du Japon qui viennent de sa mère, et une pendule qui a appartenu, dit-on, à la comtesse de Cutanze. Une belle jardinière est devant la fenêtre, mais vide, elle y mettra des fleurs. *Des fleurs à la fleur*, comme aux funérailles de la pauvre Ophélie... »

185...

« Demain, je la verrai. Demain, à pareille heure, mon sort sera décidé. »

185...

« Il est décidé : encore une fois, et cette fois pour jamais, tout est fini, rompu, brisé... Je l'ai vue ; je suis entré chez elle avec l'enthousiasme d'un jeune homme, jamais je ne l'avais mieux aimée ; j'en suis sorti, désillusionné comme un vieillard. Je lui ai parlé, elle m'a écouté, les yeux baissés (ses mains tremblaient pourtant), elle m'a répondu, et elle a donné à son refus les mêmes raisons dictées autrefois par sa mère et maintenant adoptées par elle... elle a été douloureusement inflexible... j'ai supplié, elle a versé quelques larmes, mais en persistant dans son refus, et, après une longue entrevue, je l'ai quittée, le cœur bouillonnant de colère, et décidé à ne plus la revoir... »

185...

« Je voudrais qu'elle souffrit, elle qui me fait souffrir ! elle est pauvre, seule, délaissée, soit ! ce sentiment de pitié si tendre que je ressentais pour elle est à jamais étouffé. Qu'elle souffre ; c'est le lot de tout être ici-bas. »

185...

« Souffrira-t-elle de ce que j'ai fait aujourd'hui ? je l'espère, et moi aussi, j'en souffrirai... Acte sérieux et acte de folie tout à la fois. J'étais chez les Dhainault ; ils me comblaient de témoignages d'amitié, car je leur semblais triste ; Alix me regardait avec une affection inquiète : elle était



jolie et touchante, et, quoique je ne sois pas fat, je ne pouvais douter qu'elle m'aimât. Ma mère me l'avait désignée pour femme... cette pensée me revint... et tout à coup, sans raisonner ni réfléchir, je demandai un moment d'entretien à mon vieil ami, et je sollicitai la main de sa fille. Il ne fit aucune objection, il m'embrassa; sa femme, appelée, me pria de respecter la foi de sa fille, ajoutant qu'elle me donnait Alix de grand cœur; Alix, à son tour, me donna sa petite main, avec une expression de confiance et de joie qui aurait dû me rendre heureux, mais je n'étais pas à l'unisson, je ne pensais qu'au chagrin que ressentirait peut-être Charlotte.

« C'est un coup de tête, un mariage de dépit; mais, en honnête homme, je tâcherai de faire mon devoir... »

185...  
« Je suis marié, je voyage avec cette enfant qui est ma femme, qui m'aime, qui me laisse lire dans son âme neuve et affectueuse; elle eût mérité mieux que moi. Elle paraît heureuse; pourtant, elle sent, d'instinct, que nos cœurs ne sont pas aussi unis que notre destinée : elle m'interroge sur mille choses du passé, elle voudrait (toutes les femmes ressemblent donc à Psyché) elle voudrait connaître tout ce que j'ai fait, pensé, aimé avant notre mariage; mes réponses évasives ne la contentent pas toujours. Elle, ingénue comme un petit enfant, me parle de ses premières années, de ses plaisirs, de ses enfantines amitiés : je l'écoute distraitemment, elle s'appuie sur moi, elle dit : « Tu comprends, mon Adrien ? » Je dis oui, mais ma pensée est ailleurs. »

185...  
« Ce voyage de plaisir est enfin terminé; nous voici à Nancy, je ressaisis mes habitudes et mon travail. Pour plaire à mes amis Dhainault et à la petite Alix, j'ai quitté ma maison, et nous en habitons une autre toute voisine de celle de nos parents. On me remercie de ce sacrifice, on croit que je regrette ma demeure paternelle; oui, je la regrette comme une tombe où sont ensevelis mes songes de jeunesse. »

185...  
La vie se passe lente, très joyeuse à la surface, très triste au fond. Je porte un fardeau de mélancolie, et la bonne Alix n'y peut rien. Je l'aime de vraie amitié, c'est tout, et je regrette de l'avoir enchaînée à ma vie, comme je regrette de m'être imposé des devoirs pour lesquels je me trouve si insuffisant. Alix paraît satisfaite, mais le sera-t-elle toujours ? »

185...  
« Espérances de paternité : Alix est folle de joie, ses parents aussi : la vie m'a été si pénible, je ne la souhaite pas à un autre, et si j'avais des vœux à faire pour mon futur enfant, c'est qu'il ne ressemble pas à son père. »

« Que m'a-t-il manqué pour être heureux ? est-ce seulement l'amour d'une créature ? n'est-ce pas plutôt le sentiment du surnaturel qui m'a manqué et qui eût rempli le vide de mon cœur, ce vide qui s'accroît tous les jours, ce vide que rien ne comble, et d'où sortent des vapeurs malignes de tristesse et de dégoût ! Ah ! si mon fils a la foi, s'il aspire à des biens invisibles, je ne l'en détournerai pas, je ne verserai pas de dissolvant sur ces fleurs ! »

Janvier 185...

« Dans une visite de nouvel an, chez le président du tribunal, nous avons rencontré Charlotte. Mon misérable cœur, qui ne bat plus pour rien, a palpité à cette vue : elle m'est apparue pâle, changée, sa toilette toute noire n'accusait pas l'opulence, tandis qu'Alix, parée, comme une jeune mariée, des richesses de sa corbeille, resplendissait de couleurs, de plumes, de dentelles, de chiffons de toute espèce. Elle me déplût en cet instant, la pauvre Alix. Charlotte échangea quelques mots encore avec la présidente, puis, se levant, elle nous salua tous avec une grande réserve, et elle sortit. L'accueil qu'on lui faisait était bien celui qu'on réserve aux gens estimables, mais pauvres, mélange de protection et de dédain. Ah ! Charlotte ! si tu avais voulu ! »

« Alix (l'instinct agissait), Alix m'a interrogé sur cette dame en deuil ; je lui ai répondu brièvement, brusquement... je le regrette. Mon âme était ébranlée... la pauvreté, le délaissement de Charlotte me font éprouver quelque chose d'inexprimable : la pitié, le respect, l'admiration, l'ardent désir de lui venir en aide, la haine contre les convenances du monde qui s'élèvent entre nous, la crainte de ses fiers refus... elle ne voudrait pas de mon appui, même pour ses enfants. »

185...

« Je suis père d'une petite fille ; Alix est bien, elle est heureuse. Quand on m'a présenté cette enfant, que j'ai senti sur mon visage ses petites mains qui s'agitaient, que je l'ai serrée dans mes bras, quelque chose de doux s'est ému en moi, j'ai senti que j'aimais ce petit être sans parole et sans regard... j'ai remercié Alix qui veut que l'enfant porte mon nom : elle m'aime, Alix, puisse-je ne pas la rendre malheureuse... »

185...

« Alix est tout occupée de sa fille, moi, de mes travaux, la vie passe, coule, se dérobe, et je me redis parfois ce quatrain :

Perle, marbre, rose, colombe,

Tout se dissout, tout se détruit,

La perle fond, le marbre tombe,

La fleur se fane, l'oiseau fuit...

Voilà tout ; je me demande si la vie vaut la peine de vivre ?

« Je suis au sommet de la colline, je jette les



yeux en arrière : je vois beaucoup de points noirs, peu de marques blanches ; je repasse en idée des chagrins que rien n'a pu consoler, je regarde en avant, je suis effrayé de la monotonie de l'avenir, et après l'âge mûr morose, la vieillesse mélancolique, quoi ? un abîme. Ils sont bien heureux ceux qui ont quelque espérance au delà...

J'ai essayé de lire les livres de controverse religieuse dans l'idée que, peut-être, mes doutes se dissiperaient, mais je n'ai pas été convaincu. Il faut l'action de la grâce, disent les chrétiens : Pascal conseille à ceux qui désirent la foi d'agir comme s'ils l'avaient ; c'est difficile...

Peut-être, plus tard, tenterai-je encore un essai. Je souhaite que mon enfant ait la foi, et je voudrais bien être conséquent avec moi-même.

Les mois, les années s'accumulent, ma chère petite fille a près de quatre ans, elle m'est très chère, et je pense que, plus tard, elle me sera une grande consolation, j'en ai besoin : au mi-

lieu des félicités de la terre, j'éprouve un vide, une tristesse que rien n'apaise. Alix heureusement ne s'en doute pas ; elle vit pour son enfant...

J'ai repris l'habitude de la chasse ; cette fatigue me fait quelque bien, et je suis agréable à mon beau-père, qui n'est content qu'en poursuivant à outrance un lièvre ou une compagnie de perdreaux. Alix a peur pour nous, elle m'accable de recommandations et de conseils de prudence... Pauvre enfant, serait-ce un grand malheur pour elle si je venais à disparaître ?...

J'ai parfois le pressentiment que la route ne sera plus longue devant moi... S'il en est ainsi, et s'il est quelque part une Puissance qui a droit sur nous, je me confie à elle et la supplie de me pardonner mes faiblesses et mes erreurs...

Le manuscrit finissait là, et les lignes qui précèdent avaient été tracées le matin même de la mort d'Adrien.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

## LES PLANTES ÉTRANGES

(SUITE ET FIN)

### La Belle-de-Nuit.



A lumière !  
c'est la  
joie, c'est  
l'ivresse,  
c'est la vie  
même des  
plantes et

des fleurs. C'est leur sourire, leur éclat, leur parfum, c'est l'aimant qui les attire ; c'est le charme irrésistible qui, chaque matin, tourne leurs corolles frémissantes vers l'aurore et les incline chaque soir vers le soleil couchant.

L'Héliante, l'Héliotrope, les fleurettes des champs et des prairies semblent suivre de leur tige enchantée la marche du soleil, comme si, dans une adoration muette, ces humbles fleurs se prosternaient sur son passage.

N'a-t-on pas vu dans le coin d'une cave obscure des pommes de terre germer jusqu'à vingt-cinq pieds de haut pour atteindre le soubirail qu'inondait la lumière ?

N'a-t-on pas vu, dans les mines, une petite plante escalader les murs de son cachot souter-

rain et se grandir de soixante pieds pour venir au ras du sol, s'enivrer d'un rayon du jour ?

C'est surtout le matin, aux premiers sourires du soleil, que plantes et fleurs sont en rumeur, en fête. Tout s'agite, frémit, se réveille, tout éclate, tout embaume, tout s'entrouvre aux splendeurs vivifiantes du jour ; et les calices rajeunis, les corolles parfumées, les pétales scintillants de rosée appellent, invitent de tous côtés l'insecte au corsage d'or, au bourdonnement joyeux.

Mais quand vient le soir, plantes et fleurs s'endorment comme nous, et il est curieux vraiment d'assister à leur toilette de nuit : celle-ci, comme le Lotus ou le Nénuphar, ferme ses fleurs et se retire sous les eaux ainsi qu'on se retire dans sa chambre à coucher. Celle-là rapproche ses feuilles et berce sa corolle alourdie comme dans un berceau de verdure ; une autre fleur se fait un oreiller de sa tige mollement recourbée ; une autre, enfin, étend ses rameaux dociles et fatigués comme on tire les rideaux d'une alcôve.

Tout repose, tout dort, et quand vous traversez d'un pas léger les allées silencieuses d'un jardin, parlez tout bas, pour ne point réveiller les fleurs.

Eh bien, non, tout ne dort pas dans le parterre. Il est une fleur étrange, aussi charmante qu'originale, qui fait exception à la règle de la nature.



C'est la Belle-de-Nuit.

Quand les autres fleurs se couchent, elle se lève; quand elles s'endorment, elle se réveille; quand elles se ferment, elle s'entr'ouvre.

On dirait une sentinelle qui veille sur les plates-bandes endormies, qui monte la garde au milieu des Glaieuls et des Marguerites.

Quand on l'aperçoit brillante ou parfumée, balançant à la brise des nuits sa corolle ou blanche ou rose, ou jaune comme l'or, elle produit l'effet d'une personne charmante et posée, debout au milieu d'un dortoir où tout sommeille.

La Belle-de-Nuit est une Péruvienne qui fut transportée en Espagne au seizième siècle. Je vous laisse à penser tout le bruit qui se fit autour de cette plante, amie du silence et de l'obscurité, qui faisait de la nuit le jour et qui semblait brouillée avec le soleil.

On la baptisa d'abord du nom de *Merveille du Pérou*, et c'est Jussieu qui, plus tard, lui donna son nom poétique de *Belle-de-Nuit*.

C'est bien, en effet, la Belle-de-Nuit avec sa corolle éblouissante et son parfum délicieux.

Dès que l'aurore commence à poindre à l'horizon, cette fleur bizarre s'incline et se ferme; ses rameaux se flétrissent et tombent; elle paraît morte. Ce n'est plus une plante, c'est un cadavre. Sa léthargie dure tout le jour, mais quand vient le soir, la *Merveille du Pérou* sommeille; ses feuilles frémissent, se relèvent, s'agitent, et sa belle fleur s'entr'ouvre, elle s'entr'ouvre au

charme mystérieux des étoiles, aux paisibles en chantements des nuits.

La Belle-de-Nuit n'est pas, comme on pourrait le croire, une fleur des ténèbres; c'est une sensitive, elle n'est point brouillée avec la lumière, elle la craint parce qu'elle ne peut supporter son éclat radieux qui la flétrit, qui la tue.

Ce que recherche, ce qu'aime la Belle-de-Nuit, ce n'est pas l'obscurité terrifiante et profonde que hait la vie, ce sont les douces nuits des tropiques, les beaux ciels bleus qu'éclairent les étoiles.

C'est une solitaire, mais qui veut voir et être vue.

La Belle-de-Nuit a sa légende, une gracieuse légende péruvienne que me raconta, un jour, une dame créole de Lima.

La Nuit, la pauvre Nuit enveloppée de ses voiles sombres, s'adressa un jour au Créateur et lui dit :

« Tu as tout donné au Jour : le mouvement, la vie, le chant des oiseaux, le murmure des insectes, l'éclat et le parfum des fleurs.

» Quand j'entre en possession du Monde, le Monde est mort, et mon règne finit quand il renaît. Le Jour a tout reçu et je n'ai même pas une fleur pour moi.

— Pauvre Nuit! dit le Créateur; tu n'as pas même une fleur pour toi, car toutes les fleurs se ferment quand tu arrives! Console-toi.

Et sur le corsage noir de la pauvre suppliante, il laissa tomber une *Belle-de-Nuit*.

F. DUMONTHÉIL.

## FELIZA

(SUITE)

### IV



La chaleur est venue, une chaleur suffoquante. Depuis quatre mois, il n'est pas tombé une goutte de pluie, et le ciel conserve son implacable sérénité. Déjà, selon le proverbe andalou, on ne rencontre plus

dans les rues, avant le coucher du soleil, que les chiens et les Français. Les domestiques de don Hernandez ont beau se lever une heure avant l'aube pour étendre la tela (1) au-dessus du patio, l'air du patio lui-même est à peine respirable. Les gouttes du jet d'eau sont bues

par l'air avant de retomber; les camélias se flétrissent; les caméléons seuls, dans cette atmosphère embrasée, semblent à leur aise ils se promènent constamment et deviennent presque vifs.

Si les rues sont désertes pendant le jour, elles se trouvent, en revanche, extraordinairement peuplées pendant la nuit, la municipalité ayant, vu la température, autorisé les pauvres à y transporter leurs lits. Les uns y placent une paille; d'autres, un oreiller d'étoupe, une simple capa (1). Rien de plus pittoresque que ces campements; mais une trop forte dose de pittoresque n'est agréable qu'en peinture; et don Hernandez, retenu à Séville par ses affaires, songe à procurer aux enfants une résidence plus saine. Il va les envoyer dans sa huerta (2) de San-

(1) Toile que l'on tend au-dessus des cours et même au-dessus de certaines rues.

(1) Manteau.

(2) Maison de campagne.



Lucar, sous la garde de Manuela et de Cadenas, devenu son inséparable. — Eh quoi ! Cadenas ! celui qu'elle attendait avec tant d'hostilité, et qui devait avoir tous les défauts ? A-t-il donc pu trouver grâce à ses yeux ? — Oui, quelque surprenant que cela paraisse, il en est ainsi. Cadenas est l'ami, le bras droit de Manuela. Cette situation honorable et enviée, il ne la doit pas à son caractère débonnaire, à son honnêteté de Galicien, à sa robuste activité ; non, toutes ces qualités eussent été insuffisantes, et il faut chercher ailleurs le mot de l'énigme. Cadenas est fou de Feliza, il se ferait hacher pour elle ; après son jeune maître, c'est sa plus vive affection : voilà ce qui lui a conquis le cœur de la nourrice. Aussi le soigne-t-elle comme elle sait soigner. Elle lui donne les meilleurs mordu *puchero*, et les plus gros *garbauros*. Quand les autres domestiques, passablement jaloux de ce genre de préférence, demandent malicieusement à Manuela pourquoi le duc de los Rios a choisi un borgne (Cadenas n'a qu'un œil) pour conduire son fils aveugle, elle répond sèchement que c'est pour faire causer les bavards.

Tout le monde s'occupe des préparatifs du départ. On n'aurait pas attendu au mois de juillet pour quitter Séville sans une course de taureaux que Regla ne voulait pas manquer ; elle tenait surtout à y faire voir son joli visage encadré de la mantille blanche ; or, quand Regla veut quelque chose, elle le veut bien. Feliza n'y a pas été, car elle ne saurait goûter un plaisir sans son cher Julio. L'intimité des deux enfants croît de plus en plus. Ils se réjouissent d'aller à San-Lucar : le voyage est si agréable par le bateau à vapeur ! et la propriété de don Hernandez, moins coquette que son habitation de Séville, est en revanche beaucoup plus vaste ; puis, il y a la mer, ou tout au moins le commencement de la mer, car c'est à l'embouchure du Guadalquivir.

Le jour tant désiré du départ arrive enfin. Don Hernandez a conduit tout son monde au bateau ; il fait à chacun mille recommandations, et il reste longtemps debout, sur la rive, agitant son mouchoir, auquel répondent les éventails des deux fillettes. Mais voilà qu'on s'éloigne à grande vapeur ; Séville n'est presque plus visible ; seule la gigantesque cathédrale dresse encore, à l'horizon, sa masse imposante, surmontée de l'élégante silhouette de la Giralda.

Feliza s'installe sur le pont, à côté de Julio, et lui signale les rares objets qui passent sous ses yeux. Rien de moins peuplé que les rives du célèbre fleuve. Voici un héron mélancolique, perché sur sa patte ; plus loin, un laurier rose en fleurs ; plus loin encore, quelques oliviers au feuillage gris, etc... c'est tout. Mais, au bout de quelques heures, le fleuve s'élargit, ses eaux deviennent moins troubles, le bateau tressaille légèrement, et une vivifiante senteur marine se dégage de l'atmosphère.

« C'est San-Lucar ! » s'écrie Feliza.

Le transbordement, l'installation tardive, le dîner, tardif aussi, tout cela conduit à la nuit, et les hôtes de San-Lucar sont bientôt endormis profondément.

Le lendemain, Feliza fut levée la première. Il s'agissait de faire voir à Julio toute la propriété. Les deux amis sortirent de la maison en se donnant la main, s'arrêtant parfois quand la fillette voulait cueillir un fruit ou une fleur, tout en entretenant une de ces longues causeries dont leur âge a le secret. « Heureux les enfants, s'ils connaissent leur bonheur ! » pourrait-on dire, car le mot de Virgile s'appliquerait à eux plus justement encore qu'aux laboroureux.

Feliza s'abandonnait sans réserve à la joie d'avoir toujours à ses côtés un compagnon affectueux et sympathique. — La société de Regla était parfois peu agréable. — Quant à Julio, il sentait sa petite amie, si bonne et si obligeante, prendre tous les jours une plus large place dans son cœur, et, sans l'inquiétude que lui causait l'éloignement de sa famille, il eût été parfaitement heureux.

Plusieurs fois déjà, il avait reçu des nouvelles de France : le duc avait consulté pour Carlos le plus célèbre chirurgien de Paris. Celui-ci avait donné bon espoir de guérison, mais pour un terme assez éloigné. On ne pouvait donc prévoir l'époque du retour. En attendant, Carlos prenait des leçons de l'abbé, leur ancien précepteur, et faisait, sous sa direction, de grands progrès. A cette nouvelle, le pauvre Julio soupirait, non d'envie, car il aimait passionnément son frère, mais de regret. Feliza, pour lui faire oublier sa peine, lui faisait quotidiennement des lectures dans ses livres d'étude, dévouement d'autant plus méritoire que la pauvre petite n'y comprenait presque rien. Cependant, de même qu'à force de forger on devient forgeron, à force de lire, la fillette prit goût à la lecture. Julio, voyant qu'elle s'y intéressait, lui donnait des explications sur tous les points obscurs pour elle, et, bientôt, ce ne fut plus seulement pour se dévouer qu'elle se livra à l'étude.

La belle Regla, qui se mêlait parfois à leurs jeux, avait soin de disparaître aux heures de classe, comme elle les appelait. A quoi lui eût servi d'apprendre ? Avec sa beauté et sa fortune, elle serait toujours la plus admirée dans un salon, et cela suffisait à sa coquetterie précoce.

## V

Le but de promenade favori des enfants était le vieux château en ruines qui se trouve au bout de la plage des bains. Un jour qu'ils s'y rendaient en compagnie de Cadenas, chargé de veiller sur eux, ils virent, en sortant de la maison, un rassemblement devant une immense affiche.



Regla qui s'en était approchée, revint en courant, après avoir lu quelques lignes.

« Une course lundi ! une course de novillos ! » (1)

— Ah ! dit Julio, quand donc sont-ils arrivés ?

— Ce matin, répondit Cadenas. Quand j'allais remplir les *alcarras*, à quatre heures, j'ai vu les bœufs qui allaient les chercher.

— Eh bien, dit Regla, il faut y aller. Viendras-tu cette fois, Feliza ?

— Non, les pauvres chevaux me font trop de peine.

— Mais ils ne seront pas tués : c'est une course de novillos *embolados* (2).

— Cela ne fait rien ; j'aime mieux aller me promener avec Julio.

Julio protesta en disant qu'il ne voulait pas que Feliza se privât pour lui.

« Je ne me prive pas, dit-elle, puisque j'ai plus de plaisir à être avec toi. »

Le jeune aveugle, pour toute réponse, serra la petite main qui le conduisait.

Ils arrivaient en ce moment sur la plage. Julio se mit à marcher seul, car il pouvait, en cet endroit, le faire sans danger. Tous s'occupèrent à chercher des coquillages ; l'aveugle les trouvait plus vite avec ses pieds que les autres avec leurs yeux, ce qui émerveillait Feliza. Il lui donna toute sa récolte.

La chaleur commençait à être fatigante, malgré une légère brise marine. Les promeneurs cherchèrent de l'ombre parmi les ruines et s'installèrent chacun à sa guise. Regla se fit une couronne de petites fleurs jaunes qui poussaient dans les interstices des pierres, pendant que Julio tressait une corbeille avec des joncs que lui avait coupés Cadenas, qui s'éloigna pour en refaire une plus ample provision. Quant à Feliza, elle s'assit sur une roche à quelque distance et se mit à compter ses coquilles. Au bout de quelques minutes, la voix de Cadenas se fit entendre.

« Señoritas, señoritas, vous qui aimez les fleurs, venez donc par ici : c'est un vrai jardin. »

— Viens-tu ? dit Regla.

— Cinquante-six ; non, tout à l'heure, quand j'aurai fini.

Regla courut rejoindre Cadenas, tandis que Feliza continuait son compte. Il y avait quatre cents coquilles de toutes couleurs ; elle s'amusa à les arranger sur la roche de manière à former de jolis dessins. Elle était fort absorbée dans cette occupation lorsqu'un bruit soudain, venu du côté où elle avait laissé Julio, lui fit lever la tête. — Horreur ! elle vit un taureau à quelques pas de l'aveugle... Elle voulut crier, mais sa voix se glaça dans sa gosier. Pâle de terreur, elle saisit son ombrelle et s'avança vers lui aussi rapi-

pidement que le lui permettaient ses jambes tremblantes. L'aveugle, lui aussi, avait entendu du bruit ; il s'était levé, inquiet, et marchait justement du côté du taureau qui, l'œil sanglant et la corne basse, se tenait en arrêt devant lui. Par un suprême effort, Feliza atteignit son ami ; elle le saisit par le bras et le fit reculer ; puis, instinctivement, elle ouvrit son ombrelle toute grande entre eux et l'horrible bête. Le taureau, surpris, se détourna, tandis que Julio, ne comprenant rien à ce qui se passait, mais sentant un danger, appelait Cadenas d'une voix forte.

Le fidèle serviteur accourut. D'un coup d'œil il vit Julio debout, Feliza, placée devant lui pour le défendre, et le taureau rendu indécis, contemplant d'un air stupide l'ombrelle ouverte. En un bond, il se trouva auprès de l'animal ; il tira sa navaja et lui en porta au front un coup que n'eussent pas approuvé les amateurs, mais qui sauva son maître, car il était mortel.

Se tournant alors vers les enfants, Cadenas enleva Feliza dans ses bras. La pauvre petite s'était évanouie.

« Par Notre-Dame du Pilar ! dit le brave homme en prenant la main de Julio, pour la faire asseoir : cette petite a du cœur, oui ! Frictionnant doucement la poitrine de l'enfant, il raconta à Julio le drame qui venait de se passer et dont le pauvre garçon n'avait eu qu'un sentiment confus. Les larmes de Julio coulèrent pressées sur le front de sa petite amie ; ce fut sous cette chaude rosée qu'elle rouvrit les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle. Mais la mémoire lui revint aussitôt.

— Ah ! Julio, sans Cadenas nous étions perdus. Et elle embrassa avec effusion le bon serviteur qui, lui aussi, pleurait. Dis-lui merci, Julio ; je te dis qu'il t'a sauvé.

Julio serra fortement la main de Cadenas.

« C'est vous, señorita, dit l'honnête Galicien, qui l'avez sauvé. »

— Moi ! non pas. Je suis tombée comme une sotte ; et puis, est-ce moi qui ai tué le taureau ?

— Bien, mais sans vous et votre ombrelle, je serais arrivé trop tard.

Le débat se serait prolongé si Julio n'y avait mis fin en disant qu'il désirait rentrer. Cadenas avait, d'ailleurs, à prévenir les autorités et le propriétaire du taureau. On appela Regla qui fut fort surprise, en arrivant avec sa moisson de fleurs, d'apprendre ce qui s'était passé. Elle affirma que si elle avait été là, elle n'en eût pas fait moins que Feliza, et elle alla même jusqu'à prétendre qu'elle aurait tué le taureau avec son éventail ; mais on accorda peu d'attention à ses dires, ce qui la vexa beaucoup, car la señorita Regla n'aimait pas à être reléguée au second plan.

On partit en suivant la plage, cette fois, sans songer aux coquilles. On ne songea pas non plus à admirer le radieux éclat du ciel, la limpidité

(1) Taureaux de moins de quatre ans.

(2) Munis de boules au bout des cornes.



des petites vagues qui venaient mourir en baignant le sable doré, ni les pittoresques attitudes des gamins qui essayaient de baigner dans la mer leurs mulets récalcitrants. Chacun était trop occupé de ses pensées, et la route se fit sans qu'on échangeât une parole.

Quand Manuela sut ce qui venait d'arriver, elle faillit en mourir, de frayeur d'abord, de joie ensuite. Elle ouvrit aussitôt l'avis qu'on devait aller remercier Dieu d'un si heureux donouement; nos amis acceptèrent par acclamation et, quelques minutes plus tard, la petite église de San-Lucar les vit arriver tous. Après une ardente action de grâces, ils laissèrent, en guise d'ex-voto, les fleurs de Regla, les coquillages de Feliza et le poignard de Cadenas, encore teint du sang du taureau. Julio y ajouta vingt douros pour l'achat d'une lampe d'argent.

« Feliza, dit-il tout bas, avant de sortir, est-ce que tu voudrais d'un mari aveugle? »

— Oui, s'il était bon comme toi.

— Eh bien, je te le promets devant Dieu, tu seras ma femme, et je t'aimerai tous les jours de ma vie. »

Feliza regarda Julio : elle vit sur sa physionomie une expression de tendresse et d'énergie qui n'était pas de son âge; toute petite fille qu'elle était, elle en fut frappée.

« Tu seras mon mari, répondit-elle, et je t'aimerai bien aussi. »

Il lui tendit un douro percé et coupé en deux.

« Tiens, dit-il, prends-en un morceau, je garderai l'autre; c'est notre promesse. »

Elle le prit, et ils rejoignirent Regla qui marchait devant avec Cadenas et Manuela.

Rentrés à la maison, ils mirent un lacet de soie à leur demi-douro et le suspendirent à leur cou avec leurs médailles.

## VI

Au mois d'octobre, don Hernandez rappela tout son monde à Séville.

Julio, tout accoutumé à sa nouvelle famille, passa l'hiver d'autant plus agréablement que les lettres venues de France annonçaient une notable amélioration dans l'état de son frère. Il continua à se livrer à l'étude. Un prêtre savant, attaché à la cathédrale, venait chaque jour lui donner une leçon; et, avec l'aide de Feliza, qui lui servait de secrétaire, il profita rapidement de l'enseignement distingué qu'il recevait.

Il avait appris aussi l'écriture en points saillants des aveugles; il la lisait et l'écrivait avec facilité; mais les lenteurs de ce système et le nombre restreint d'ouvrages imprimés ainsi l'empêchaient de s'en servir beaucoup. Il préférait avoir recours à la voix musicale et à la main complaisante de Feliza, toujours prête à lui rendre service.

Julio, pendant cet hiver et le printemps qui suivit, se fortifia beaucoup. Son professeur, tout en l'instruisant des sciences mondaines, lui avait appris la science plus difficile et plus haute de la résignation chrétienne; la santé du jeune garçon se ressentit du calme rendu à son esprit et ne laissa bientôt plus rien à désirer.

On formait pour l'été les plus charmants projets. L'accident des dernières vacances ayant un peu dégoûté de San-Lucar, il était question d'aller dans la montagne, à Cabra, tout près de Pepito, grand chasseur de lézards, grillons, salamandres, etc., et l'on se promettait de se promener toujours en la compagnie du joyeux bambin. Si le vieux Marco n'était pas content, on lui payerait quelqu'un pour conduire ses mules, et tout serait dit.

Quelques jours avant le départ, Julio reçut de son père une lettre qui vint modifier ce beau plan d'une façon entièrement inattendue.

Voici ce qu'écrivait le duc à son fils :

Paris, 15 juin 18...

« Mon bien cher Julio,

» Les heureuses nouvelles que je reçois de ta santé, par le bon Hernandez, et la confirmation que m'en donne le docteur Gamero me décident à réaliser un projet que caressait depuis longtemps mon cœur de père. — Tu vas te réunir à nous, mon cher fils, et je jouirai de nouveau de la présence de mes deux enfants. Je te ferai donner des leçons ici et tu pourras poursuivre tes études presque aussi aisément que ton frère.

» Carlos est si bien maintenant que j'espère pouvoir, à la rentrée, lui faire suivre les cours du collège Stanislas. Il boite encore un peu, mais ne ressent plus aucune douleur dans la jambe qui a été si malade, et le chirurgien me fait espérer que cette légère claudication disparaîtra entièrement, si ton frère continue à suivre sous ses yeux un traitement approprié. Nous restons donc à Paris jusqu'à la fin de vos études. Tu vois, mon cher enfant, combien de grâces nous avons à rendre à Dieu!

» Je te donne quinze jours pour prendre congé de l'excellente famille qui t'a recueilli; dis bien à chacun ma reconnaissance pour les soins qu'on t'a prodigués et dont je ne pourrai jamais assez remercier.

» Tu partiras avec Cadenas, bien entendu; vous voyageriez à petites journées pour éviter la fatigue, et j'irai vous prendre à la frontière où le changement d'idiome pourrait vous embarrasser; car, bien que tu sois, paraît-il, devenu très fort en français, tu pourrais t'apercevoir, ainsi que je l'ai fait moi-même d'abord, qu'autre chose est de le lire et de l'écrire, autre chose de le parler, et surtout de le comprendre.



« A bientôt, mon cher enfant; Carlos et moi t'envoyons mille baisers, et nous comptons les jours qui nous séparent de ton arrivée.

» Ton père

» F. DE LOS RIOS. »

Il serait difficile de dépeindre les émotions puissantes et contraires qui se partagèrent le cœur de l'aveugle après la lecture de cette lettre. Il ressentit d'abord une joie immense à la pensée de revoir ce père et ce frère qu'il chérissait; mais, presque aussitôt, un regret poignant l'étreignit: il devrait quitter Feliza!

Cette enfant aimable et tendre avait été sa compagne assidue; tout d'abord, leurs cœurs avaient battu à l'unisson, et, peu à peu, l'intelligence de la fillette, fort inculte dans le principe, s'était développée avec une telle énergie qu'elle était maintenant capable de partager tous les plaisirs de son esprit, comme toutes les émotions de son âme. C'était elle qui avait le plus contribué à lui faire accepter son sort. Sans doute, son précepteur lui avait enseigné la théorie sublime de la résignation, mais Feliza lui en avait appris la pratique. Pauvre orpheline, n'ayant pour tout trésor que l'affection de sa nourrice, souvent repoussée par Regla qui recevait tous les éloges et toutes les attentions, elle se contentait de ce qu'on lui donnait, et sa petite voix, toujours douce, n'avait jamais vibré sous l'empire d'un sentiment d'envie ou de rancune.

Julio repassait dans sa mémoire tous les traits charmants de ce caractère si aimable, et si fort quand il s'agissait de se dévouer; il se rappelait avec émotion le drame qui s'était passé à San-Lucar, la simplicité avec laquelle sa petite amie avait bravé la mort pour le défendre, et il se disait avec angoisses qu'il ne pourrait pas vivre sans Feliza.

La voix de don Hernandez l'arracha à ses réflexions.

« Mon cher enfant, disait le digne homme, je regretterai vivement votre présence, mais je dois me réjouir pour vous du parti qu'a pris votre père: vous serez si heureux en famille! »

Il fallait répondre. Julio le fit, non sans effort, puis il sortit pour aller trouver Feliza. En traversant le patio, il rencontra Manuela qui passait.

« Manuela, dit-il, j'en vais dans quinze jours: don Hernandez vient de me l'apprendre.

— Sainte Vierge! est-il possible? s'écria la nourrice; et, hâtant le pas, elle entra comme la foudre dans le cabinet de don Hernandez.

— Est-ce vrai qu'il s'en va?

— Qui donc? demanda son maître, d'un air surpris.

— Julio!

— Ah! le marquis de los Rios; mais oui, il part dans une quinzaine de jours.

— Ce n'est pas vous qui le renvoyez, j'espère?

demanda la nourrice, d'une voix vibrante d'indignation.

Don Hernandez sourit, et l'idée lui vint de prendre sa revanche.

« Tu oublies, Manuela, répondit-il, avec un grand calme, qu'il est gênant d'avoir à élever un grand garçon avec deux filles.

— Un garçon de quinze ans, la belle affaire! ça n'a seulement pas tant de poils que moi au menton, et c'est doux comme un agneau. Et puis ce n'est pas pour si longtemps...

— Qui sait? interrompit son maître: quand on aime à se débarrasser de ses enfants, on s'en débarrasse le plus qu'on peut.

— Reste à savoir, dit la nourrice, si le duc de los Rios prendra bien la chose.

— Faut-il se gêner parce qu'il est duc? et devrais-je garder tous les enfants si on me les offrait?

— Bon, bon, dit la nourrice qui comprit, votre grâce veut se moquer de la pauvre Manuela, mais cela n'empêche pas que l'idée de voir partir cet enfant-là me saigne le cœur.

— Crois-tu donc, dit sérieusement don Hernandez, que je ne regretterai point cet aimable garçon? Mais le duc redemande son fils, il faut bien le lui rendre; il sera, d'ailleurs, parfaitement heureux dans sa famille.

— Votre grâce ne croit-elle pas qu'il regrettera quelqu'un ici, et que quelqu'un aussi le regrettera?... Pauvre fille de mon cœur! dit la nourrice, elle va bien pleurer.

— Bah! fit don Hernandez, le jeune garçon ne l'oubliera peut-être pas. Feliza est un pauvre parti pour un marquis, mais Julio est aveugle, cela compenserait, et peut-être serait-ce leur bonheur à tous deux. Nous verrons ce que décidera le destin.

— Le destin! je ne connais pas cet oiseau-là, mais bien sûr que la Providence bénira nos deux bons enfants.

Et, sur cette pieuse espérance, la brave Manuela retourna à son ouvrage.

## VII

Il est arrivé, le jour cruel de la séparation! Julio, après avoir embrassé à la ronde tous les habitants de la calle de las Palmas, a pris place dans le fond de la voiture, à côté de don Hernandez qui va le conduire à la gare.

Cadenas est sur le devant, flanqué d'un énorme panier de provisions dans lequel Manuela, profondément dédaigneuse de la cuisine d'auberge, a entassé tous les chefs-d'œuvre de sa science culinaire. La brave femme encadre dans la portière sa figure soucieuse.

« Avant tout, Cadenas, dit-elle, prenez garde aux voleurs! On dit que Paris en est rempli. Nos



brigands à nous sont dans la sierra, mais là-bas ils courent les rues, et ils n'ont ni foi ni loi et ne se font pas plus scrupule de rançonner un pauvre domestique qu'un millionnaire.

» Julio, mon cherefant, je veux dire monsieur le marquis, méfiez-vous des Parisiennes ! J'ai entendu parler de ces femmes-là, voyez-vous : elles ne valent pas grand'chose, et elles ont plus de malice dans leur petit doigt que quinze Sévillanes ensemble.

Après avoir satisfait son cœur par ces prudentes recommandations, la nourrice céda la place à Feliza, qui se contenta de serrer la main de Julio, car les sanglots l'étouffaient.

L'aveugle avança sa belle tête pâle hors de la portière.

— Feliza, dit-il tout bas, as-tu encore ton demi-douro ?

— Je l'ai toujours.

— Et moi aussi. » Et Julio baisa la petite main qui tremblait dans la sienne.

— Onze heures ! Partons, fit don Hernandez.

Ramon toucha légèrement ses chevaux qui partirent avec entrain.

*Vayan romds con Dios !* (Allez avec Dieu !) s'écrièrent d'une voix émue tous ceux qui restaient. Puis ils rentrèrent attristés dans le patio, car Julio s'était fait aimer de tous.

Les jours qui suivirent furent tristes. On ne s'était point douté de la place que tenait dans la maison ce pauvre garçon aveugle ; on ne le comprit qu'alors.

Don Hernandez regrettait en lui un interlocuteur aimable et sensé ; Manuela, un auditeur complaisant de ses interminables histoires ; Regla elle-même, l'indifférente Regla, daigna déplorer la perte de l'accompagnateur habile qui faisait si bien valoir sa jolie voix. Quant à Feliza, il lui semblait qu'elle était toute seule au monde.

MARIE LIONNET.

(La suite au prochain numéro.)

## LES BRISES

Réveillez-vous, arbres des bois !

Tressaillez tous à la fois,

Forêts profondes !

Et loin des rayons embrasés,

A la fraîcheur de nos baisers

Livrez vos ondes !

Aimez-nous !

Chantez tous,

Pins et houx,

Fougères !

Nous passons,

Nous glissons,

Nous valsons,

Légères !

Oh ! comme avec un bruit joyeux

Nos ailes battent sous les cieux

Grandes ouvertes !

Oh ! le délire et la douceur

De se rouler dans l'épaisseur

Des feuilles vertes !

Quels doux sons !

Les chansons

Des pinsons,

Des merles !

Bois bénis,

Tous vos nids

Sont garnis

De perles !

Quand nous aurons quelques instants

Joué dans les berceaux flottants

De vos ramures,

Nous reviendrons dans les cités,

Mêler un peu de nos gaités

A leurs murmures !

Ouvrez-vous

Devant nous,

Pins et houx,

Fougères !

Nous passons,

Nous glissons,

Nous valsons

Légères !

LOUIS BOUILHET.



## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PRÉSERVATION DES FOURRURES CONTRE  
LES MITES.

Pour les personnes auxquels l'odeur du poivre, du camphre et de la térébenthine est désagréable, voici un moyen infaillible d'éloigner les mites. Il faut renfermer exactement les objets à préserver, pendant la ponte qui a lieu du 15 mai au 15 septembre. Pendant ce temps il faut envelopper, coudre bien soigneusement les fourrures ou les lainages dans du linge blanc de lessive. La ponte finie, on sort les fourrures et on les bat. Si les mites étaient abondantes, il ne faudrait pas attendre cette époque pour faire la visite; mais il est indispensable d'opérer au grand jour

et de rentrer les fourrures avant le soir; les papillons de mites recherchent surtout l'obscurité.

## SALADE DE POMMES DE TERRE

Faites cuire les pommes de terre au four; coupez-les en tranches, lorsqu'elles sont cuites; mettez-les dans un saladier avec quelques oignons coupés en quatre, et arrosez-les de plusieurs cuillerées de vin rouge, en mêlant longtemps. Lorsque le vin est absorbé, ôtez les oignons, ajoutez sel, poivre, huile et vinaigre. Mêlez longtemps et fortement.

## REVUE MUSICALE

Harmonies printanières et musicales. — De la mélodie, s'il vous plaît? — *Henry VIII*, par M. Saint-Saëns. — Concert villageois. — Compositions nouvelles.



U lieu de parler à nos lectrices de ce radieux mai, toujours si jeune et si coquet avec la fraîche couronne que lui tressent les poétiques fêtes de Marie, le soleil et les roses, il nous faut décrire ici un spectacle tout différent.

Certes, si les harmonies de la nature remplissent notre âme d'admiration en l'élevant au-dessus des mesquineries de la vie, on peut dire que l'art musical, plus qu'aucun autre, en est l'expression, l'imitation même, parce que plus que tout autre il s'empare de notre intelligence, s'adresse à notre esprit et force notre pensée à le suivre vers les hautes régions sidérales et immatérielles. Point n'est besoin d'ouvrir les yeux pour ouïr les centaines de millions de voix qui le soir, dans la vallée, murmurent, chantent ou gémissent, non plus que les lointains grondements de la tempête jetant sa basse lugubre à travers cette symphonie universelle. Où vont-elles, ces clameurs d'êtres invisibles, ces voix

des éléments? Toutes elles s'élèvent dans les espaces, et vont se perdre dans l'infini des cieux, où notre âme les suit, les suit sans cesse, et sans cesse redescend pour les écouter encore.

Pour entendre les harmonies que le génie des maîtres illustres a su créer en s'identifiant avec ces voix de la nature, — comme Beethoven, par exemple, — point n'est besoin non plus d'ouvrir les yeux pour en saisir les beautés et sentir sa pensée s'élever avec elles vers les régions les plus hautes où l'esprit humain puisse atteindre.

Mais le raffinement des civilisations, en ajoutant l'élément dramatique aux jouissances toutes spirituelles de l'art musical, lui enlève un peu de sa splendeur virginale, au bénéfice des passions, des sentiments, des agitations du cœur et des sensations humaines. Ce « fil un peu terreux » qui enchaîne l'art dramatique à la musique a pourtant du bon. Sans lui, combien de natures, qui ne furent pas créées pour la comprendre et ne sauraient la suivre dans ses aspirations vers l'infini, ont été amenées à l'admirer jusqu'à l'enthousiasme, en la rencontrant mariée au drame. Cette petite pointe de matérialisme, en maintenant l'art musical à la portée du plus grand nombre, lui a gagné d'innombrables adeptes dont le goût se transforme et s'épure sûrement, quoique lentement. Il y a malheureusement pour les



arts, comme pour la morale, à côté des saines doctrines, l'école fantaisiste des impuissants, des ambitieux, des nullités qui, plutôt que de se reconnaître incapables, préfèrent prostituer la musique en la rendant complice du mal qu'ils lui font. Nous n'en voulons pour preuve que les refrains ignares, pour ne pas dire plus, qui sont livrés chaque jour en pâture intellectuelle à l'ouvrier des villes et des campagnes, et qui, au lieu de lui inspirer le goût du bien, comme toute belle création, ne servent qu'à étouffer les germes d'intelligence que Dieu jette dans chaque âme humaine. Et quelles paroles servent de prétexte à ces turpitudes musicales!

L'opérette, elle-même, sauf de rares exceptions, n'est-elle pas l'école de la dépravation du goût musical?

Il faut l'espérer : le bon grain étouffera l'ivraie à son tour, grâce aux efforts de ceux qui gouvernent les travaux de la moisson. Ce ne peut être en vain que des œuvres splendides sont écloses au souffle du génie qui inspira les maîtres célèbres des deux derniers siècles. Déjà le nôtre peut mettre en ligne des noms fameux, et, parmi ceux-là, les premiers seront, croyons-nous, non pas les chercheurs de systèmes à effet, les novateurs avides de renommée et de bruit, mais bien ceux qui, remplis de respect pour les gloires sainement et justement acquises, se seront conformés aux pures traditions consacrées par d'impérissables chefs-d'œuvre.

Voilà tout ce qu'il faut demander à la vaillante phalange de nos compositeurs modernes : qu'ils préparent à notre siècle une fin digne de ses quinze ou seize premiers lustres ! C'est bien simple. Pour cela ils n'ont qu'à suivre la tradition. Ils n'ont qu'à ne pas perdre un temps précieux à rêver de réformes et d'inventions nouvelles, — trompe-l'œil ou trompe-oreille, — qui n'ont d'autre but et souvent d'autres résultats que d'attirer l'attention des badauds. Armés de la tradition pure, qu'ils se contentent de nous faire entendre tout uniment un *Guillaume Tell*, un *Don Juan*, une *Muette de Portici*, et surtout un pendant aux *Huguenots*. Une *Juive*, un *Charles VI* ne seraient pas à dédaigner. En y ajoutant quelques similaires de *Pré aux Clercs*, de *Hamlet* et de *Faust*, nous pensons qu'ils auront plus fait pour leur gloire et la nôtre que s'ils avaient cherché et trouvé le moyen de faire admettre une pièce de gros calibre au nombre des instruments de l'orchestre !

« Faites-nous de la mélodie, messieurs », s'écriait un jour Auber, en sortant d'un concours de composition musicale, — « et comme vos pauvres devanciers, contentez-vous de la confier un peu aux instruments, beaucoup aux voix », — ajoutait-il. Le fait est que si nous allons à l'Opéra pour entendre un drame lyrique, nous ne voulons pas qu'on nous serve une symphonie. Cette forme élevée, mais souvent abstraite,

nous ravit, nous berce, nous emporte sur les sommets de l'art ; mais comme nous tenons encore un peu à la terre, il nous est impossible de nous maintenir pendant toute une soirée dans ce milieu éthéré, sans que la fatigue s'ensuive. On revient brisé de tels voyages à travers l'idéal.

En résumé, nous pensons que pour se faire pardonner de procéder autrement que les grands maîtres, il faut faire mieux qu'eux ; d'un autre côté, on ne saurait pardonner aux audacieux ou aux ignorants qui, faisant moins bien, croiraient les surpasser, en imaginant quelque grosse hérésie ou quelque puérilité indignes du vrai talent.

Ce qui précède pourrait avoir l'air d'une critique anticipée à l'adresse de la partition de *Henry VIII*, à laquelle nous arrivons. Ce serait une erreur de le croire. Seulement, depuis un certain nombre d'années, on remarque chez beaucoup de nos jeunes compositeurs, espoir de l'avenir, des tendances révolutionnaires que nous trouvons dangereuses, non pour l'art en lui-même, mais pour la gloire de la musique française comme pour leur future célébrité. Nous avons voulu, au contraire, affirmer de nouveau notre volonté bien arrêtée de lutter contre ces tendances, avant d'avoir ouvert la partition récente de M. C. Saint-Saëns. Nous ne demandons qu'une chose : c'est de n'avoir à lui appliquer aucune de ces observations absolument générales.

Nos lectrices sont presque toutes en possession d'une histoire d'Angleterre. Toutes, elles se souviennent de ce roi féroce, Henry VIII, qui sut trouver des raisons — illégitimes, il est vrai, — d'avoir successivement six femmes légitimes ! On sait donc qu'il fit mourir la plupart de ces malheureuses par le fer ou par la douleur, le choix du supplice l'embarrassait assez peu.

Le libretto de MM. L. Détroyat et A. Silvestre commence au moment où le roi cherche un prétexte légal pour répudier la reine Catherine d'Aragon, afin de mettre sur le trône d'Angleterre sa rivale, Anne de Boleyn. Dès là, trois ou quatre situations d'où M. Saint-Saëns a fait jaillir l'étincelle qui assure à son œuvre une brillante et durable existence. Nous aurions préféré moins de vers inutiles dans le poème, — puisque c'est ainsi que l'on nomme ce canevas à musique, — et que le drame embrassât une plus longue série de faits. Ils abondent dans cet exécrable règne. Malheureusement, au point de vue théâtral, ils offrent peu de beaux caractères à mettre en relief. Catherine d'Aragon et don Gomez ont du moins une grandeur d'âme et une noblesse de sentiments qui consolent un peu des vices et des cruautés au milieu desquels ils s'agitent. Mais il manque à ce travail sa conclusion naturelle, une conclusion selon la morale et l'équité. La vertueuse Catherine succombe, et le vice seul reste maître de la situation. L'astuce et l'ambition, l'ingratitude, doublée de l'immoralité farouche, triomphent,



ne laissant en pâture, à la soif de vengeance et de justice qu'on éprouve, qu'une vague menace jetée à travers les enthousiasmes que soulèvent heureusement les belles inspirations musicales qui terminent l'œuvre.

Nous sommes donc tout à fait de l'avis de notre spirituelle collaboratrice, madame CONSTANCE, qui, dans sa chronique du *Petit Courrier des Dames*, numéro du 17 mars, rend compte du libretto de *Henry VIII*. C'est pour cela que nous y renvoyons celles de nos lectrices qui auraient pu oublier les détails du règne de ce sanginaire monarque. Dans cette fine boutade, écrite avec une verve toute gauloise, on trouvera une critique sévère, mais admirablement juste de la pièce de MM. Détrouyat et Silvestre. On partagera, comme nous, l'avis émis par cette femme de talent et de goût, relativement à l'épisode du règne de Henry VIII choisi par les librettistes. On aurait dû, dit madame CONSTANCE, commencer par la grande scène où finit l'opéra de M. Saint-Saëns, au manoir de Kimboldt, et terminer le quatrième acte par l'échafaud. Justice eût été faite.

Mais n'anticipons pas et voyons d'abord si, au début de la partition, nous rencontrerons le point de départ de cet éclair shakspearien qui illumine la pensée du musicien dans les superbes pages de la fin.

En regardant de près, on voit tout de suite que l'auteur du *Timbre d'Argent* a cherché à mettre d'accord la musique de l'avenir avec celle du passé. Hâtons-nous d'affirmer que c'est tout à l'honneur de cette dernière que M. Saint-Saëns reste définitivement l'homme de la tradition, dans la plus grande partie de l'ouvrage, — et c'est la meilleure.

Le peu de succès du ballet et du premier tableau de l'acte troisième, malgré des passages très remarquables, ne fait que justifier notre opinion. Quant à la mélodie, il y en a, et beaucoup dans l'opéra de *Henry VIII*, et si l'instrumentation semble avoir pour mission de l'envelopper d'une symphonie interrompue comme d'un harmonieux réseau, c'est avec une discrétion si habilement calculée, les mailles en sont d'une délicatesse telle, que les airs, duos, etc., s'y détachent avec une clarté très appréciée.

Le premier acte, qui n'est précédé que d'un court prélude instrumental, est superbement conçu et exécuté. L'inspiration du musicien s'y maintient sans faiblir, d'un bout à l'autre. La gracieuse mélodie du ténor, le ravissant *largo* pour baryton, que chante si adorablement Lassalle, l'admirable scène de déclamation dialoguée entre la reine et le roi, puis enfin le magnifique *finale*, tout cela est d'une haute valeur. C'est un heureux début qu'un pareil acte. Quel dommage qu'on ne puisse lui donner la place du second qui serait mieux à la sienne pour le lever du rideau. L'opposition qui existe entre les sentiments de tous les personnages provoque de

frappants contrastes. Ainsi, au moment où Catherine vient de supplier son cruel époux de lui accorder la grâce de Buckingham, le roi, sourd à ses prières, et malgré les accords de la *marche funèbre* qui accompagne le supplicié, malgré le trouble des seigneurs de la cour entière, atterrés par ces chants de mort, il se rapproche de sa future victime, Anne de Boleyn. Mais avant d'en venir là, elle n'est encore que sa future épouse, et pour détourner son attention de ces lugubres présages, il vient lui exprimer son amour dans une phrase musicale pleine de passion. Elle est en effet séduisante, cette inspiration, et bien faite pour étouffer terreurs et remords dans l'âme corrompue de la félonne damoiselle! Aussi, on ne regrettera pas de la retrouver souvent dans le cours de l'ouvrage, se dessinant sous mille formes charmantes et discrètes.

Nous avons dit que le ballet n'avait pas répondu à l'attente générale. Il occupe une grande partie du deuxième acte et le termine. L'adoption des thèmes presque uniquement écossais, devait faire naître la monotonie. Mais il faut citer, précédant le ballet, un très beau *duo* d'amour entre le roi et Anne de Boleyn; puis quelques larges scènes déclamatoires d'un style élevé. Ce duo suffit pour faire oublier le manque d'intérêt constaté au début de cet acte.

Nous passons sur le premier tableau de la troisième partie de l'œuvre. Il est rempli de scènes monologuées et dialoguées qui ont semblé peu goûtées. L'air de basse est pourtant d'un noble style. Au deuxième tableau se trouve la *scène du Synode*, musique extrêmement savante, qui aurait plus de succès dans un concert classique qu'au théâtre, où le public veut être amusé même en assistant à une tragédie. Une *marche* de bonne facture et un *chœur fugué*, d'allure fort magistrale, terminent ce finale sévère.

C'est la dernière partie du quatrième acte qui a décidé du succès de *Henry VIII*, un peu hésitant depuis la fin du premier, et malgré les pièges hors ligne que nous venons de signaler. Il est vrai que tout vient concourir à faire de cette grande scène la page capitale de l'œuvre nouvelle: des situations douloureuses, poignantes, éminemment tragiques; la portée morale de la lutte qui s'engage dans le cœur de la reine deux fois outragée, et de la chrétienne chez qui le sentiment du devoir triomphe. Enfin, de nombreuses phrases musicales non seulement écrites en maître, mais aussi senties en artiste sont toutes dignes d'être acclamées et bissées, comme elles le sont à chaque représentation. Au milieu de ce tourbillonnement de tant de passions diverses si admirablement compris et réglé par le musicien, se détachent encore les *adieux* de Catherine à la vie, à son pays, sa noble Espagne! Puis le *duo* entre cette véritable reine, et la reine Anne qu'elle foudroie de son mépris; mais surtout, le dramatique *quatuor* que l'on a placé d'emblée en



rivalité avec le quatuor de *Rigoletto*, de Verdi.

Ajoutons que notre grande cantatrice-tragédienne, Krauss, n'a pas peu contribué aux acclamations enthousiastes d'un public qui a besoin, pour sortir de son apathie, des magnifiques élans de cette incomparable artiste, comme des beautés de premier ordre que renferme le dernier acte de *Henry VIII*.

Lasalle, à côté de Krauss ! voilà l'idéal que doit rêver tout compositeur pour sa première œuvre. Félicitons M. Saint-Saëns d'avoir pu y atteindre ; il le méritait d'autant plus que ce coup de maître n'est pas son coup d'essai.

Tous les journaux ont parlé ou parleront des brillantes solennités artistiques qui ont eu lieu, soit au théâtre, soit dans les salons de Paris, ayant pour but de venir en aide aux pauvres inondés de notre chère Alsace-Lorraine. On sait que tombolas et souscriptions ont produit d'énormes sommes. Mais ce qu'on ignore, c'est que cette patriotique impulsion a eu son retentissement dans maintes petites localités, dont le peu d'importance, ajoute quelque chose de plus touchant encore à ces généreux élans.

C'est ainsi que, dernièrement, un concert des plus attrayants avait été organisé, au joli village de Savigny-sur-Orge, par les musiciens de la fanfare du lieu, et sous l'impulsion spontanée de son président, M. Descors. Une souscription faite à domicile et la quête pendant le concert ont produit des résultats inespérés. De tous les villages environnants chacun était accouru apportant son offrande à ce noble souvenir de la Patrie mutilée !...

La Fanfare d'Athys prêtait son concours à celle de Savigny, ce qui formait un orchestre imposant et d'une belle sonorité dans l'immense salle qui avait été préparée pour la circonstance. Parmi les morceaux exécutés par ces musiques, il faut citer : *Alsace-Lorraine*, pas redoublé, de Sauvan, rendu avec une précision de mesure irréprochable. *La Grotte de Calypso*, charmante fantaisie, a fait ressortir de rares facultés de sentiment et de goût, déjà fort développées chez ces jeunes adeptes de l'art musical. Le *Diadème*, autre fantaisie par C. Martin, puis l'inévitable *Marseillaise* ont été magistralement enlevés.

Nous adressons toutes nos félicitations à la fanfare de Savigny-sur-Orge, dans la personne de M. Descors, dont les goûts artistiques et la généreuse administration font un président aussi dévoué que distingué. Il a dû conduire bien des fois sa jeune phalange à la victoire, car sa bannière est littéralement couverte de médailles d'or et d'argent, obtenues dans les concours chaque année.

Plusieurs personnes nous ont fait remarquer qu'en annonçant la valse nouvelle de M. Proust, dans un précédent numéro, nous avions omis d'en donner le titre : *Folle Jeunesse*. Voilà la faute réparée.

Nous avons à signaler ce mois-ci deux autres nouveautés que l'on se procurera chez le même éditeur, 17, rue des Saint-Pères, M. Katto.

C'est d'abord une fort jolie valse chantée, extrêmement mélodique, pouvant se danser sur le mouvement du chant et très variée de motifs. Du sentiment, de la grâce, de la vigueur, une remarquable instrumentation assurent un succès certain à cette composition, relativement facile. On voit que ce genre de morceaux demande une voix d'une certaine étendue, comme pour les moyens airs d'opéra. Celui-ci n'est pas écrit trop haut ; il s'y trouve seulement quelques notes brillantes pour le registre supérieur de la voix. Les paroles en sont fort convenables, et il se compose de quatorze ou quinze pages. Le titre est : *Italia*, par Graziani. Prix 2 fr. 50. — Pour piano seul : 2 fr. — Piano à quatre mains : 2 fr. 50.

La seconde pièce est *La Marche du rasoir*, par Urban. Sous ce titre, quelque peu tranchant ! on trouvera une musique franche et martiale, bien enlevée et faisant facilement un bel effet. Quelques phrases d'expression, d'où se détache gracieusement la mélodie, y sont placées avec beaucoup d'à-propos. On peut classer cette pièce dans les neuvième ou dixième degrés de force.

Prix : 1 fr. 50. — Piano à quatre mains : 2 fr.

MARIE LASSAVEUR.

Les Concerts d'orgue avec orchestre, du Trocadéro, fondés par M. Alexandre Guilman, ont recommencé le jeudi 26 avril. Tous les amateurs de musique voudront profiter de cette occasion d'entendre les magnifiques œuvres de Bach et les splendides concertos de Haendel.

## CORRESPONDANCE

MES DEMOISELLES,

Nous voici enfin revenues au joli mois de mai, celui que nous nommons également le mois de Marie. Je suis sûre que la plupart d'entre vous gardent une dévotion filiale à la Reine du Ciel et

ne manquent pas, chaque année, de lui rendre un hommage très fidèle pendant ces jours qui lui sont consacrés. A votre âge, le cœur est tendre et a besoin de se donner, l'imagination est ardente et cherche, comme le feu, un aliment à sa



flamme. Eh bien, considérez Marie, le modèle de tout ce qui est pur, de tout ce qui est beau; cette vierge mère si douce, dont le cœur est couronné de lis, dont l'autel est jonché de fleurs; cette Reine du Ciel qu'on salue comme l'étoile du voyageur, la consolation de ceux qui souffrent, le refuge des âmes défaillantes. Voilà de la poésie très saine et très pure pour les petites personnes exaltées qui soupirent en regardant la lune, ou effeuillent des marguerites en se regardant elles-mêmes; voilà une joie pour les cœurs avides qui veulent aimer et être aimés au-dessus de toutes les vicissitudes, de toutes les erreurs, de toutes les comparaisons.

Savez-vous pourquoi ce long préambule ? Pour vous dire que je viens entendre d'excellentes instructions, et que chaque fois qu'une bonne parole frappe mon esprit, je pense aussitôt à vous et je m'écrie intérieurement : « Ah ! si mes petites amies étaient là ! » Il y en a sans doute, car des lectrices du *Journal des Demoiselles* il y en a partout, même dans la lune, comme je le disais tout à l'heure; mais enfin, pour celles qui n'y sont pas, il est vraiment dommage de ne pas profiter des bons conseils que je reçois à leur place, et de ne pas avoir occasion de se reconnaître dans certains petits portraits peu flatteurs, mais si exacts... Je me rappelle à peu près l'un d'entre eux, et je vous le livre tel quel : à vous de voir s'il est ressemblant.

« Je connais certaines familles où l'on attend le lever de Mademoiselle avec une certaine impatience afin d'être fixé sur la couleur du temps pour le reste du jour : parents, domestiques, professeurs, tout le monde fait le guet. Mademoiselle n'est pas méchante, affirme la nourrice, mais elle a quelquefois des rats. Donc, si le sourcil de la jeune personne est froncé à l'aube peu matinale de sa journée, on peut être sûr que le chocolat sera trop ou pas assez cuit, les leçons mal récitées, le commandement bref et dur, les gammes conduites un train d'enfer. Oh ! les gammes, quel moyen de diagnostic ! A la promenade, cette victime des circonstances se plaindra du froid ou de la chaleur, peut-être des deux. Aux repas, le père, réuni à la famille et désireux de reposer son regard fatigué sur le visage épanoui de la fillette, ne rencontrera qu'une figure maussade dont il détournera aussitôt les yeux pour se plonger dans la lecture de son journal. Quant à la pauvre mère, n'en parlons pas, elle passe sa journée à apaiser la cuisinière, à consoler l'institutrice, à défendre le piano, à pacifier son entourage, c'est ce qu'on appelle vulgairement le bonheur d'avoir une fille. »

Ne pensez-vous pas, mesdemoiselles, que ce qui a été dit d'un enfant peut s'appliquer à votre âge, à notre âge même, car si le nôtre a perdu de l'impétuosité, de la violence qui caractérise vos impressions, il s'est développé en force dans le mal comme dans le bien, les manies viennent

aggraver la situation... mais je ne suis pas chargée de vous dénoncer nos défauts, vous les découvrirez bien toutes seules, petites vilaines !

Eh bien, le bon père qui nous parlait comme je l'ai rapporté plus haut affirme que du caractère dépend le bonheur, non pas seulement parce que la méchante humeur fait voir la vie sous son aspect le plus fâcheux, mais parce qu'elle nous met en lutte avec l'ordre de choses établies par Dieu, et que notre conscience, révoltée par l'injustice de cette lutte, ne nous laisse plus de trêve jusqu'à entière soumission.

Je ne peux pas suivre cette pensée dans son entier développement, je vous l'offre avec cette suscription : *De la manière d'être heureuse en faisant le bonheur des autres.* Ce sera mon bouquet de printemps, mon poisson d'avril, et mon œuf de Pâques tout à la fois, ce qui me permettra de me mettre en règle avec tout un arriéré d'anniversaires que j'ai négligés dans une dernière correspondance.

Qu'ils étaient donc jolis cette année, les nids moussus où des oiseaux grands comme des mouches protégeaient des œufs gros comme des cédrats. Je m'en allais tous les jours le nez collé aux vitrines, admirant cette perfection dans l'élégance qui est la spécialité du commerce parisien. Ce n'est pas grand'chose, un panier, deux œufs, une petite bête empaillée; entre les mains de nos ouvriers, cela devient un objet d'art. La corbeille à une pureté de forme qui séduit au premier coup d'œil. Que son aïe Louis XV lui donne l'air un peu mièvre d'une jolie coquette, ou que ses flancs rebondis rappellent les plantureuses et saines beautés de la campagne, les œufs s'y installent comme d'eux-mêmes avec des allures de bien-être réjouissant; la mousse, qui les protège a des tons si doux que la nature ne peut mieux faire; l'oiseau prend des attitudes maternelles, il bat de l'aile, relève orgueilleusement la tête et semble nous dire : « Voyez comme ils sont beaux ! »

Certaines poules couveuses gonflées, la tête enfoncée dans les plumes, l'œil un peu enfiévré, avaient fini par m'intéresser tout spécialement. Je craignais la fatigue pour ces mères dévouées, immobiles, attendant l'heure de l'éclosion avec une imperturbable confiance. Elles étaient en carton, je pense, peut-être en bois : n'importe, elles me rappelaient mes poules à moi et je m'attendrissais en les contemplant.

Je ne puis résister en passant au désir de vous parler de Cocotte, une cochinchinoise qui porte des culottes bouffantes enfouies dans des bottes noires, et sur la tête un petit bonnet de police rouge légèrement incliné. Je l'adore. Tous les ans, elle me fait ce tour détestable de disparaître pendant un mois; je la crois perdue et je la pleure jusqu'à ce que je la voie revenir avec une bande de petits jaunets plus effrontés les uns que les autres. Elle a un air malicieux quand elle me les



amène! L'air de se moquer de ma frayeur et de m'en savoir bon gré quand même. Elle me présente sa nouvelle famille éclosée de la veille dans une haie mystérieuse, et me fait entendre que j'ai à être magnifique; cela me coûte un kilo de riz bon an, mal an, et quelques soupirs étouffés chaque fois que ma cuisinière tord le cou à cette pauvre petite volaille: elle est excellente aux champignons.

Ah! les champignons, mesdemoiselles, quelle source de plaisirs pour la jeunesse, apprenez donc à les connaître pendant que vous êtes à Paris ou dans une ville quelconque, pourvue de ce qui est nécessaire pour une éducation avancée. Vous verrez combien la chasse de ces cryptogames vous amusera à l'automne. C'est un prétexte pour les longues promenades, un moyen d'apprendre une partie intéressante de la botanique, et lorsqu'il pleut, c'est une consolation suprême: on se frotte les mains derrière les vitres ruisselantes et l'on se dit le cœur plein d'espoir: demain les prés seront couverts de *Boules de neige* et les bois de *Bolets*; demain il y aura des *Mousserons* au bord de la haie, des *Saint-Michel* dans la lande, des *Pieds de Poules* sous les Fougères!

Je connais une petite châtelaine de 25 ans, habillée par Worth et chaussée par Ferry, que j'ai rencontrée un jour de pluie dans un chemin détrempe où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles; les arbres ruisselaient de toutes parts, la terre renvoyait une chaude et pénétrante haleine avec de sauvages parfums de serpolet et de foin vert, le soleil dansait sur les branches, les séchant une à une, les habillant d'or. Savez-vous le costume de ma jeune élégante? Un pantalon d'homme, des bottes idem et un water-proof; sur la tête son panier d'osier rouge dont l'anse faisait mentonnière, sur l'épaule un filet plein de champignons; à la main une canne à bout ferré pour soulever les branches mortes. Jamais je ne l'avais vue si mignonne; sa petite figure pétillait de joie, ses joues étaient fraîches comme les fleurs d'églantine: elle était en chasse, tout s'explique.

La France est une vaste champignonnière; malheureusement, s'il y a quelques espèces comestibles, il y en a, hélas! beaucoup de détestables et de mortelles. Il y a la fausse *Orange*, par exemple, qui rend fou ceux qui y goûtent; ses victimes sont sujettes à des hallucinations où les joies frénétiques et les tortures horribles se succèdent pour finir dans une mort rapide. Il y a l'*agaric anamite* dont le doux parfum vous attire et vous trompe. Celui-là n'est pas rouge comme son voisin, il est blanc, velouté, sans un défaut: méfiez-vous! dame nature l'a bourré d'acide prussique.

Mais voilà une singulière façon de vous faire aimer ce que j'aime; j'ai été entraînée à parler d'espèces vénéneuses par un retour involontaire

de mon esprit vers tout ce qui tente en ce monde et peut donner la mort. Que de fausses oronges, que d'anamites nous soulevons du pied en marchant dans les sentiers de la vie: méfiez-vous, enfants, de leurs robes éclatantes et de leurs parfums subtils... Mesdemoiselles, c'est à vos frères surtout que je voudrais pouvoir dire les dangers qu'offrent certains champignons éclos par une belle matinée dans une terre généreuse fécondée par des rayons de soleil trop ardents; mais, je n'ose, ces messieurs, m'enverraient leur *Grand taupin* avec prière de me mêler de vos affaires ou des miennes, les femmes n'ayant pas encore le droit de formuler leur opinion sur les graves questions qui intéressent ces puissants génies. Oh! messieurs les collégiens, vous aviez donc perdu vos toupies et vos ballons?

Puisque notre causerie a revêtu pour cette fois un aspect champêtre qui tient sans doute aux influences de la saison, je veux dire à celles d'entre vous qui aiment la campagne, même en ville, que l'on peut avoir un verger sur sa fenêtre et, avec des soins, obtenir des fraises et des cerises à l'époque où on les cueille dans les jardins. Si, d'aventure, vous passez sur le quai de Béthune ou sur le quai d'Orléans, levez la tête et regardez le long des balcons frangés de glycines de ces vieux hôtels qui ressuscitent à nos yeux l'ancien Paris, tel que le firent nos ancêtres. Vous verrez d'ingénieuses installations en amphithéâtre où les pommiers nains, les cerisiers microscopiques tiennent une place d'honneur. Ils ont déjà leurs fruits bien formés et promettent une récolte sérieuse. L'une des propriétaires de ces jardins de Sémiramis me disait avec orgueil en me montrant sa collection: J'ai en moyenne cinq fruits par arbre! Et elle a vingt-cinq arbres! Je suis invitée à faire les vendanges, si le phylloxéra n'étend pas ses ravages jusqu'au balcon de mon amie, et nous avons bon espoir, car on prétend qu'en général l'insecte dévastateur respecte les lieux élevés; or ce vignoble est situé au quatrième étage.

Un plaisir qui est de toutes les saisons, c'est celui de causer avec ses amis. Le cadre peut changer, le charme reste le même. Au coin du feu, l'on s'entretient volontiers du passé! Il y a dans l'atmosphère atténuée d'une chambre close, lorsque la bise siffle au dehors, des évocations muettes auxquelles on résiste difficilement: c'est l'heure des souvenirs. Mais avec les beaux jours viennent les riants horizons sur l'avenir, les joies fraîches écloses: c'est vers vous alors que se tourne le cœur, heureuse jeunesse, et la plume court sans le savoir pour obéir à qui commande. Faites l'inverse, et en prenant votre vol, jolis oiseaux, gardez un souvenir pour le nid.

C. DE LAMIRAUDIE.





## LOGOGRIPHE

De notre temps, lecteur, on ne croit plus aux fées,  
Les superstitions se trouvant étouffées

Sous les lumières de la foi :

Malgré tout, une fée habite encore chez moi.

- Elle a pour compagnon le rude dieu Borée,  
Qui souffle du septentrion,  
Et nous donne plus d'un frisson.
  - Je pourrais encore au passage  
Y joindre plus d'un personnage,  
Les uns bons, les autres mauvais :
  - Roi; — reine; — un maire du palais;  
— D'Orient une impératrice;
  - Un maréchal de France, atteint par la justice...
  - Puis je pourrais aussi rappeler divers lieux :
- Une ville d'Afrique, aux souvenirs pieux;  
La montagne où mourut Moïse,  
Contemplant la Terre promise;  
— De la France un département,  
Parmi ceux du pays normand;

- Une des cités helvétiques;
- Un groupe d'îles britanniques...
- On peut trouver dans mon trésor  
Du fer, — aussi bien que de l'or;
- Étant quelque peu ménagère,

Je sais faire une robe — et brasser la bière —  
— J'en pourrais dire plus, mais il faut être bref:  
(De ma loquacité l'on me fait un grief.)

— Finissons en deux mots : le bien chez moi s'o-  
[père

— Croyez-le, j'ai du bon, — quoique étant un  
[peu fière...

— Mais la borne m'arrête, — et je suis à la fin;  
— Il ne me reste plus qu'à tracer le mot rien.

— Pardon : j'ai pour patronne une vierge et  
[martyre :  
C'est tout ce que j'en sais, tout ce que j'en puis  
[dire.

## MOSAÏQUE

Le cardinal Georges d'Amboise, ministre de Louis XII, archevêque de Rouen, comblé d'honneurs, de dignités, de richesses, disait, un peu avant de mourir, à un pauvre religieux célestin, qui le servait et l'assistait : « Ah! frère Jean! que je voudrais avoir été frère Jean! »

Il faut mériter les louanges et les fuir.

(Fénelon.)

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent,  
et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

(La Rochefoucauld.)

## RÉBUS



A



d



Le mot de la Charade d'Avril est : Poissarde. — Homonymes : Chat, chas et schah.

Explication du Rébus d'Avril : Chacun a son défaut où toujours il revient.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.